

74
1979

**...et tu entends sa voix,
mais tu ne sais ni d'où
il vient ni où il va; ainsi
en est-il de quiconque
est né de l'esprit. —**

Je mesure la démarche que j'ai faite il y a un an en changeant de travail. J'avais ces mots : « Trouver un travail simple, qui me laisse le temps de réfléchir, lire, prier, et rencontrer du monde ». Aujourd'hui cette revendication est encore plus forte : « Etre homme, pleinement homme devant les autres et devant Dieu ».

L'important de ma nouvelle situation professionnelle n'a pas été le travail en lui-même, peu motivant, ni le côté militant. L'essentiel a été de trouver un rythme de vie de silence pour porter avec moi beaucoup de préoccupations et vibrer à des rencontres d'amitié avec des hommes et des femmes. Ces préoccupations c'est l'Homme, à travers les autres et moi, dans tout ce que nous véhiculons de soif, d'amour, d'angoisse, d'échec, de désir. C'est aussi la rencontre de Dieu que nous avons à vivre et qui nous fait vivre.

Rencontre fugitive, partielle, instantanée, comme les femmes l'ont vécue dans la lumière naissante du matin de Pâques ou comme les disciples d'Emmaüs dans celle du crépuscule. La rencontre de Dieu, à travers le Ressuscité, ne s'est jamais faite dans la lumière éclatante de midi... Je ne la ressens pas du tout comme l'adéquation à un donné de Foi, contenu intellectuel, à absorber entièrement. C'est un désir, une soif. Elle est petite lumière, flamme, non extérieure à moi et que je dois rejoindre. C'est cette flamme qui me brûle, qui me dévore et qui m'appelle à la Vie. Cette vie n'est rien d'autre qu'un fruit qui mûrit dans mon cœur et dans ma chair.

L'appel à la vie ne laisse pas intact. Il est avancée, pas rupture avec un mode d'existence pour laisser la place à la création de ce que je suis. L'appel à la vie est enfoncement dans le réel, incarnation des désirs ressentis. « Me rencontrer, rencontrer Dieu », c'est tout un. Ce n'est possible que dans la liberté née du silence, et lorsque l'impossible est possible. Je ne me retrouve plus dans la notion de projet.

Non la résurrection n'est pas un « a priori », une réponse toute faite, un sens déjà tout trouvé au mystère de la vie. La résurrection m'appelle à « essayer » de revivre l'itinéraire biblique, expérience charnelle et sensible, lutte pour l'humanité.

C'est pourquoi, je choisis la liberté de laisser jaillir ce qui est en moi.

Je ne vois pas mon départ du groupe de formation comme un « départ », une « désertion ». Cela ne veut rien dire... Je fais cette démarche pour mieux rentrer dans ce que je ressens, et perçois de la Foi. Il ne s'agit pas de période d'hésitation, de probation ou d'essai. Je croyais qu'il était possible de « rentrer » dans l'Eglise. Aujourd'hui je m'aperçois que c'est impossible, vain, réducteur. Dans l'Eglise j'ai toujours rencontré des schémas, des étiquettes, des projets dans lesquels il faut se glisser... avec toute l'idéologie de l'équipe, du collectif et de sa nécessité, du célibat et de ses justifications,

Qu'un cœur d'Eglise batte

etc... Mais où est la liberté chrétienne ?... Ces réactions je les portais lorsque j'ai quitté le séminaire de Dijon. Quatre ans après ce sont toujours les mêmes. La Foi n'a plus besoin de « clercs » mais elle a besoin de croyants.

Je crois que l'Eglise est une grande tradition de Foi et de Vie, issue de tous les croyants et les vivants depuis le début du monde et dont l'incarnation est complète en Jésus-Christ. C'est le grand dynamisme vital qui est au fond de nous, de moi et qui nous interpelle. Mais l'Eglise c'est aussi cette réalité née du fruit mûri que la Foi fait germer en nous. Il ne s'agit donc pas de rentrer dans l'Eglise, mais qu'elle naisse et vive à partir de nos désirs vitaux qui ne sont autres que l'expression de son interpellation créatrice. L'essentiel c'est qu'un « cœur d'Eglise batte quelque part dans le monde » (Jean Sullivan).

Aujourd'hui je ne me situe plus dans une priorité à un ministère presbytéral de type « pastoral » proprement dit. La problématique est différente. Je veux que cette foi soit réalité première dans ma vie. Je tiens à souligner l'importance que j'accorde aux signes du Pain, du Vin et de la Parole, expression véritable de la Foi et la Vie traversée par Jésus-Christ.

Je ne ferme aucune porte, celle du sacerdoce et les autres... Je suis ailleurs. C'est une requête de croyant.

Je ne pense pas non plus être un « cas », ni en « recherche » de ma « personnalité » ou de mon « équilibre affectif ». Une réalité m'habite : la vie. Ce n'est pas un cas particulier... mais plutôt universel.

Bien que ma démarche soit plus solitaire, elle n'est pas pour autant individuelle... Elle est en résonance et en vibration avec toute l'humanité dont je suis... C'est à travers cette résonance et cette vibration que monte en nous, en moi la véritable prière vers Dieu, indéfinissable cri et chant perpétuel venant de je ne sais où...

Je continuerai d'être en équipe avec Raymond, Norbert, Joseph, Noël. Cette équipe est signe d'une démarche, d'un langage de la Foi... et à ce titre là d'une responsabilité. Elle permet l'expression de nos sensibilités, de nos désirs, de nos amitiés et de nos convictions.

Lorsque j'essayais de concrétiser tout ce que je viens d'exprimer, une image me venait à l'esprit : le SAHARA. Pourquoi ,... Parce que c'est tout simplement le désert, lieu de silence, espace de disponibilité et de création, face à l'immensité... de Dieu. J'ai pris des contacts avec l'Algérie pour vivre cela pendant plusieurs mois.

Où cela va-t-il ?... Jusqu'où cela ira-t-il ?... Sous quelles formes ?... Je n'en sais rien...

(Extrait de « Vin Nouveau » n° 12)

Alain Argaud.

S.O.S. EMPLOI

Tel est l'angoissant slogan, clignotant en lettres lumineuses sur un crassier de LONGWY (Meurthe-et-Moselle) les derniers jours de 1978. Le chômage ne cesse de s'accroître : 12 % en 1978, 13 % en 1977. Quel sera le taux de cette année ? Dans les semaines et les mois qui viennent, on s'attend à de nouvelles suppressions d'emplois. C'est officiel : plus de 20.000 emplois seront supprimés dans la sidérurgie d'ici à 1980. On ne pourra plus se contenter de mettre à la retraite de manière anticipée les travailleurs âgés et de renvoyer les immigrés. Les perspectives ne sont pas meilleures dans le bâtiment qui a déjà perdu 70.000 emplois l'an passé... et l'on sait qu'un emploi disparaissant dans cette profession provoque la suppression de deux emplois ailleurs. Dans le textile, 110.000 emplois ont disparu entre 1974 et 1977. Le développement de la sous-traitance étrangère va accélérer le mouvement. Rhône-Poulenc va par exemple licencier 2.370 personnes dans la région Rhône-Alpes d'ici à 1980.

Il serait facile d'allonger la liste des suppressions d'emplois prévues pour cette année et les suivantes : construction navale, Renault Véhicules industriels, construction de matériel téléphonique, Ugine-Acier à Moutiers, les Houillères de la Loire... En 1979, quelle région, quelle branche sera-t-elle encore épargnée ?

Notre propos n'est pas ici de constituer un dossier sur le chômage, mais de livrer quelques témoignages sur la manière dont cette douloureuse situation atteint les uns et les autres, jeunes et plus âgés.

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

C'était un atelier de constructions métalliques...

Gaston Bufferne

Chasseneuil-sur-Bonnieure (Charente)

...et de menuiserie aluminium... Il y avait eu la faillite il y a 5 ans. Ce n'était pas encore la crise... Il y avait eu la reprise en location-gérance par une autre boîte. J'ai failli être mis sur la touche.

Il y a deux ans l'entreprise tangué : 75 licenciements pour motif économique, malgré la grève et l'occupation des locaux. L'ensemble a fini par baisser les bras...

Avec des chantiers à l'étranger ça repart. On donne même du travail en sous-traitance. J'ai mal au cœur en pensant aux copains licenciés.

De nouveau on sent que ça va mal. On dit : c'est foutu, on est cuit, c'est la faillite finale ; ce coup-ci, c'est le bon... On espère quand même, on espère que ça tiendra, espoir fou, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir... De plus en plus mal : c'est le chômage partiel. Et puis, par la presse on apprend que l'entreprise est au bord du règlement judiciaire.

Comme délégué du personnel ce sont des heures et des heures de réunion : direction, tribunal, syndicats, préfecture, inspection du travail, syndicats, assemblées du personnel... avec, au bout, la mort de l'atelier. Ça y est, le chômage est là ! On se démène dans tous les sens pour se renseigner, calculer : préavis, congés, indemnités de licenciement, agence de l'emploi, Assedic. Ce n'est pas une petite affaire que de s'établir dans le chômage.

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

Il ne faut surtout perdre aucun de ses droits. C'est déjà bien assez d'avoir perdu l'essentiel : l'emploi.

Et puis c'est une souffrance pour moi : le chômeur n'est pas compris dans nos milieux ruraux. On connaît un chômeur qui est un paresseux et on généralise. « Du travail, il y en a... c'est qu'ils ne veulent rien faire ». « Ils sont bien contents d'être au chômage... ils sont payés à ne rien faire ».

C'est terrible ce sentiment d'être incompris, jugé. Je sais bien qu'en de telles circonstances on grossit facilement les choses. Pendant tout un temps, j'ai eu l'impression — à tort — d'être en quelque sorte de trop dans l'équipe, parce que sans travail.

J'ai été énormément déçu par les partis de gauche après les élections. Ils ont « bluffé ». On a marché. Mais les « possédés » c'est nous. Les élections elles pouvaient se gagner. On aurait pu essayer autre chose. Au point où nous en étions ça ne pouvait pas être plus mal.

Les hommes au pouvoir, avec leurs mensonges, qui affirment que tout va bien et s'améliore lorsque le nombre des chômeurs augmentent et que les entreprises ferment les unes après les autres ; je ne peux plus les entendre ni les croire.

... Je me demande parfois si je ne deviendrais pas anarchiste...

Et lorsque vous passez à 10 heures du matin devant une entreprise qui tourne encore, un drôle de sentiment monte en soi. Envie ? Jalousie ? Pourquoi eux et pas moi ? Pourquoi ne pas tout faire sauter et qu'on reparte à zéro, pour tout le monde, à égalité de chances... Ce sont bien des idées comme celles-là qui nous bourdonnent parfois dans la tête.

Et les copains qui votaient blanc aux élections des délégués, qui se moquaient de nous lorsque nous allions rencontrer la Direction, il y a longtemps qu'ils ont retrouvé du travail, eux...

Et mendier du travail, de boîte en boîte, sans espoir, même si on est bien reçu, vous croyez que c'est « marrant » ? Un jour

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

il a fallu que je me fasse violence, que je m'y reprenne à deux fois pour pénétrer dans la cour d'une petite usine.

Le chômage, c'est l'homme écrasé dans ce qu'il a de meilleur, dans sa dignité, sa personne, sa psychologie, dans ses aspirations, dans son dynamisme. Il est prêt à prendre n'importe quel travail, dans n'importe quelle profession, sans souci de qualification avec le plus bas salaire pourvu qu'il finisse par avoir un petit emploi à peu près sûr. Cela est grave. L'optimisme des discours qu'on nous tient n'y peut rien, sinon faire gronder un peu plus la révolte dans les esprits.

J'ai 52 ans. Le partage de vie par le travail j'y crois et j'y tiens. La vie d'équipe j'y crois et j'y tiens, la façon dont nous essayons de nous situer sur le secteur j'y tiens. Alors j'espère malgré tout, malgré des moments de noirs découragements. Je pense à Abraham : « Va-t-en dans le pays que je te montrerai ». Abraham ne sait pas où il va. Il part à l'aventure. Il part... Pour moi, en ce moment, tout est bouché. Rien n'est clair. Que sera demain ? Avec Abraham j'essaie de croire Dieu sur parole, faire confiance envers et contre tout. La parole du Christ vivant résonne en moi : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps » (fin de l'évangile de Matthieu). Et encore celle où Jésus invite à ne pas rester dans l'inquiétude car le Père a souci des oiseaux et des lys... Ne valons-nous pas plus que les oiseaux et les lys (évangile de Luc, ch. 12) ?

Il est dur d'être dans le noir, de ne pas savoir où l'on va, de ne pas savoir de quoi demain sera fait. Invitation à marcher dans la foi et l'espérance. Invitation aussi à lutter pour que cela change : non, le chômage n'est pas un mal nécessaire.

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

Dans une agence de l'emploi

Suzanne Dupré Paris.

Je suis « Prospecteur Placier » dans une Agence de l'Emploi spécialisée pour le reclassement et le placement des travailleurs handicapés (T.H.). Handicaps de tous ordres : moteurs ; moteurs-cérébraux ; maladies organiques ; sensorielles ; mentales, etc. Handicaps remontant à la petite enfance ou survenus brusquement plus tard. Adulte qui souvent aimait son métier, de toutes façons en faisait vivre sa famille normalement. Brusquement, la « catastrophe », le chômage. Perte d'emploi mais aussi perte de la force de travail, ou encore perte de la vision, de la parole, de la mémoire... de l'équilibre, et la liste est longue... comme est long le défilé, tout au long du jour, de ceux et celles, jeunes ou adultes, qui veulent travailler pour « ne plus être à charge des parents » ou « pour nourrir les gosses », « rembourser de lourds crédits » etc... C'est donc par rapport à l'insertion professionnelle de handicapés que la crise économique actuelle et ses conséquences sur l'emploi, me provoque à réfléchir.

A mes débuts (1969) le placement de handicapés qui n'avaient pas la possibilité d'acquérir une qualification professionnelle, présentait déjà des difficultés. Mais nous arrivions à trouver de petits travaux simples permettant l'insertion en milieu dit « normal », par exemple de quelqu'un atteint d'un retard moteur-cérébral et qui ne voulait pas aller en Atelier protégé.

Actuellement, même le placement de ceux qui ont pu obtenir une formation professionnelle (dessinateur-bâtiment, horticulteur, pupitreur, comptable, sténo-dactylo, standardiste non voyant, téléxiste mal entendant etc.) se heurte à d'énormes réticences de la part des employeurs et du milieu de travail. Les employeurs exigent une efficacité immédiate, la faculté d'être polyvalent, c'est-à-dire d'occuper des postes divers. Celui qui ne pourra fournir au rythme imposé, aider par exemple à une réception de

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

marchandises quand le besoin est là ; celui qui sollicitera des horaires aménagés (du fait de dialyses (1) par exemple) sera « rejeté » par le milieu.

Où est le temps où tel handicapé était hissé par ses camarades tailleurs, sur la table, où il pouvait, grâce à cela, travailler « comme les autres ».

Les difficultés du marché de l'emploi, le « redéploiement industriel », les « restructurations d'entreprises » ne sont pas les seules causes des difficultés que connaissent de plus en plus les travailleurs handicapés. Notre société technico-industrielle a en effet créé une mentalité où aucune place n'est reconnue à ceux qui ne sont pas « rentables ». Il semble même que l'on ait comme peur de ceux qui, par leur handicap, dérangent le bon ordre des choses, fonctionnement établi pour bien-portants capables de produire, sans difficulté, sans causer de gêne. On est de plus en plus loin du climat d'accueil nécessaire à l'handicapé, reconnu par ses camarades de travail franchement tel qu'il est et capable tout autant que quiconque d'échange et de relation. Il est vrai que parvenir à cela demande du temps. Où trouver ce temps quand seul compte le rendement ?

Je suis toujours bien reçue dans les entreprises. Mais « on plaint », on « regrette de... », on souhaite « que les pouvoirs publics fassent plus sous forme d'Assistance ou d'Emplois réservés dans l'administration ». Les mass média nous parlent beaucoup des handicapés. Les textes de la loi d'orientation de juillet 75 ont été préparés avec la participation de certaines associations de handicapés qui, elles-mêmes, en mesurent maintenant les manques. Difficultés de mise en application, lourdeurs administratives... Des « Allocations », « Garanties de ressources » plus substantielles doivent être allouées. Des ateliers protégés et des centres d'aide par le travail doivent être créés en plus grand nombre.

Une participation très importante aux frais d'aménagement

(1) Certains handicapés doivent avoir recours au rein artificiel et cela jusqu'à trois fois par semaine, chaque séance durant environ 5 heures.

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

de postes de travail en entreprise est accordée depuis longtemps. Mais l'argent reste le plus souvent inutilisé (sauf pour les standards adaptés aux non-voyants lorsque l'entreprise est assez importante pour ne pas demander que le standardiste fasse également la réception !).

A quoi sert donc mon travail ? Je cherche d'abord à ce que les travailleurs handicapés (ou leurs familles) puissent exprimer leurs soucis, leurs attentes, leurs désirs. Il est très utile aussi de leur communiquer des adresses d'Associations, tant d'entre eux se trouvent finalement très isolés, ou mal renseignés !

Souvent je dois placer des sortants d'hôpitaux psychiatriques ou autres, qui n'ont pas travaillé pendant des années, n'ont plus de logement, auront des horaires d'hébergement inadaptés aux horaires de travail ; pas d'argent pour attendre le premier acompte et acheter les médicaments indispensables ; pas d'adresse de dispensaires...

Je suis payée pour « chercher de l'emploi , en trouver » . Seul cela sera comptabilisé en statistiques. A quelques exceptions près, je ne peux proposer actuellement que des solutions à court terme, ou des emplois mal adaptés au désir de l'handicapé, ou souvent même à son handicap. Et je sais à quoi cela peut conduire : insatisfaction, alcoolisme, clochardisation... ou encore à l'absentéisme répétitif. De toutes façons, nouvel handicap. Procurer une formation professionnelle, un poste de travail répondant au désir, à la compétence et à l'état de santé... les réussites sont désormais devenues trop rares.

Ma situation professionnelle est actuellement pleine de contradictions. Elle m'amène à m'interroger sur le sens du travail, des loisirs, de la culture, de la satisfaction des désirs essentiels à l'homme. Parfois, je me mets à rêver : en mettant à jour la folie destructrice où nous entraîne la société technico-industrielle, la crise économique ne va-t-elle pas finir par faire surgir le besoin de vivre autrement et de transformer en conséquence la société ?

Il m'est difficile de distinguer ce qui, dans ma réflexion et mes réactions, relève de la foi ou de points de vue simplement humains. Je pense qu'une société basée sur le profit crée des

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

besoins qui empêchent l'expression, la mise à jour du désir profond de chaque individu. Or, c'est la réalisation de ce désir qui fait un homme accordé à lui-même, aux autres, à la nature, à la vie. Les échanges des individus et des groupes humains, entre races, cultures, religions diverses, sont soumis à la pression d'intérêts internationaux du pouvoir et du profit. Dans ma recherche comme dans mes engagements, une préoccupation demeure dont la trace court à travers tout l'évangile : le respect de tout être humain. Lumière qui m'est donnée, qui vient d'au-delà de moi, qui est toujours en avant. A cette lumière, il nous faut tenter de trouver les solutions concrètes, avec d'autres, dans des engagements collectifs.

Sur la liste d'un " projet de licenciements "

Michel Blondeau

Sainte-Livrade-sur-Lot (Lot-et-Garonne)

Depuis septembre 1977, je suis sur la liste d'un « projet de licenciements » avec 33 autres copains. Je dis bien : septembre 1977. Cela fait plus de quinze mois. Aujourd'hui, je crois que tout est fini. L'inspection du travail ne va pas tarder à donner le feu vert au patron. Et finalement les copains l'attendent. Ils en ont plus qu'assez de vivre dans cette incertitude permanente. Serai-je licencié ? demain, dans trois mois, dans six mois ? Puis-je bâtir une maison, avoir un gosse de plus, pousser tel de mes enfants à des études plus longues et plus coûteuses ? Et le copain qui a fait bâtir sa maison il y a deux ans se demande comment il pourra payer les annuités de l'emprunt. En réalité la

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

liste actuelle des licenciés est la quatrième. Une bonne centaine d'entre nous y a figuré une fois ou l'autre...

Il est possible que l'inspecteur du travail, tout en autorisant les licenciements, en refuse certains, dont le mien en tant que délégué syndical. D'où ce cas de conscience : si mon licenciement est refusé, je serai remplacé sur la liste par un copain désigné par le patron. Au nom du respect des personnes et de l'amitié, je devrais m'y opposer et partir. Au nom de la liberté syndicale, je devrais rester...

Mon souci depuis un an, souci que je porte avec toute l'équipe prêtres-diacre-religieuses au travail en Lot-et-Garonne : voir l'Eglise d'Agen proclamer qu'elle est partie prenante de l'angoisse des chômeurs, des licenciés, des licenciables ; voir notre Eglise dénoncer ce libéralisme sauvage qui écrase les hommes et surtout les petits. Nous avons ainsi mené toute une réflexion dont voici quelques aspects :

■ Certains administrateurs, présidents de coopératives et même responsables départementaux gèrent dans le seul souci du profit, sans tenir compte du personnel qu'ils embauchent et licencient selon leur bon plaisir. Des directeurs ou cadres supérieurs d'organismes agricoles, toujours au nom du profit, mènent une politique anti-salariés qui va jusqu'à la répression syndicale... Il ne suffit pourtant pas de condamner. Ne sont-ils pas coincés par le système économique actuel, basé sur le seul profit ? Et ces hommes ont-ils reçu de l'Eglise toute la lumière nécessaire pour bâtir une société selon Jésus-Christ ?

■ Notre société s'habitue au chômage. Le nombre de chômeurs doit augmenter. Il en va, nous dit-on, du redressement de l'économie nationale. Peut-on admettre de tels propos ? Nous ne pouvons pas nous résigner à voir dans les journaux, quotidiennement, des listes de fermetures d'entreprises. Un licenciement, c'est une mort. Celui qui est privé de travail se sent exclus, marginalisé, inutile dans la société... ou bien, et c'est tout aussi deshumanisant, il se forgera une mentalité d'assisté, de quémandeur permanent... Ce n'est pas l'homme qui doit s'adapter à un système économique, et le subir, c'est le système économique

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

qui doit s'adapter à l'homme et lui permettre de vivre, de s'épanouir.

Ces réflexions et bien d'autres, par exemple sur la condition de salarié, l'activité syndicale, les petits paysans (leurs dépendances, leur insécurité, etc.) ne sont pas peine perdue. Et nous sommes heureux de voir l'Eglise d'Agen « se mouiller » sur ces questions économiques et d'emploi. Voici l'essentiel de la déclaration de notre Evêque, le Père Saint-Gaudens :

● Appel à l'action

La crise économique a des dimensions mondiales : la concurrence implacable entre les pays, les conflits d'intérêts qui se manifestent dans les rencontres internationales, l'existence des multinationales nous en donnent l'évidence. Devant cette situation nous nous estimons dépassés et nous sommes tentés de « baisser les bras ». Mais nous connaissons tous des hommes et des femmes, des jeunes et des adultes de tous milieux sociaux qui agissent soit personnellement, soit dans les organismes professionnels, les syndicats ou la vie politique pour maintenir les emplois et tendre vers le plein emploi. Cette action pour le plein emploi fait partie intégrante de l'Evangile, car Dieu, le Père de tous, veut l'épanouissement de chacun de ses enfants sans exception. Tout chrétien se doit de respecter, de défendre ou de rejoindre ceux qui agissent déjà pour le plein emploi.

● Appel à l'imagination et au dépassement

Les hommes du XX^e siècle ont su investir l'argent et l'activité intellectuelle nécessaires pour aller sur la lune ou tourner dans l'espace. Ils ont su investir l'argent et l'activité intellectuelle nécessaires pour réaliser les engins de mort capables d'anéantir la vie sur la terre. Serons-nous donc incapables d'imaginer et de bâtir une vie sociale en France et un nouvel ordre économique international qui permettent à tous les hommes de travailler et de vivre dignement ? C'est le sens des paroles de Jean-Paul II qui nous dit que : « les hommes, faits à l'image de Dieu, sont doués de possibilités insoupçonnées ».

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

● **Appel à la participation active de tous
à la vie sociale et à l'élaboration des décisions**

Dans sa lettre au Cardinal Roy, Paul VI affirmait : « La qualité et la vérité des rapports humains, le degré de participation et de responsabilité sont non moins significatifs et importants pour le devenir de la société que la quantité et la variété de biens produits et consommés ».

Et, dans la même perspective, les évêques de la vallée de la Moselle demandaient récemment « d'inventer un nouveau style de décisions et de vie commune », de développer « une information plus complète, un débat plus véritablement démocratique ».

Comment admettre, en nous rappelant l'égale dignité de chaque homme fils de Dieu, appelé à devenir en Lui « libre pour un service responsable » (Jean-Paul II) que des décisions graves pour l'avenir d'une entreprise puissent être prises sans aucune participation du plus grand nombre de ceux qui y ont engagé le meilleur d'eux-mêmes, ainsi que la sécurité de leur famille.

La situation actuelle, marquée par une vie économique internationale mal contrôlée, exige des chefs d'entreprise une compétence d'autant plus grande et une activité harassante, mais aussi un dialogue habituel avec tous ceux qui ont leur sort lié à l'entreprise et avec leurs associations représentatives.

● **Appel à accueillir Jésus-Christ
dans nos vie personnelles et dans la vie sociale**

Récemment, Jean-Paul II évoquait la peur que nous avons de Jésus-Christ « soit parce qu'on ne le connaît pas, soit parce que chez des chrétiens eux-mêmes on ne fait plus suffisamment l'expérience exigeante mais vivifiante d'une existence inspirée de son Evangile ».

J'appelle les chrétiens à participer plus nombreux aux mouvements d'apostolat de laïcs qui ont la mission d'aider leurs membres à vivre l'Evangile et à en être les témoins dans les divers milieux sociaux.

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

En nous ouvrant à Jésus-Christ, nous agissons, devant la situation grave de l'emploi, comme des ferments d'une ferme, persévérante et audacieuse espérance.

Que les paroles de Jean-Paul II nous en rappellent la source :
« Le premier service que l'Eglise doit rendre à la cause de la justice et de la paix, c'est d'inviter les hommes à s'ouvrir à Jésus-Christ. En Lui, ils réapprendront leur dignité essentielle de fils de Dieu, faits à l'image de Dieu, doués de possibilités insoupçonnées qui les rendent capables de faire face aux tâches de l'heure, liés les uns aux autres par une fraternité qui s'enracine dans la paternité de Dieu. En Lui, ils deviendront libres pour un service responsable ».

Jean-Louis, Jacques, Marie-José et tous les autres ⁽¹⁾

« Mon histoire est très simple, dit Jean-Louis. A la fin du C.E.T., j'ai fait un examen d'électronique, en 1975. A la sortie de l'école, j'ai cherché du travail dans la région, mais rien : je suis resté au chômage six mois (pas payé). Alors j'ai pris la décision de partir à Lille, où j'avais un oncle. Au début, je suis resté chez lui pendant que je cherchais du travail. J'ai trouvé dans une entreprise de bâtiment, pour faire de l'électricité. Du coup, j'ai pris une chambre seul, pour être plus libre et pour ne pas gêner la famille de mon oncle. Puis, j'ai dû quitter cette entreprise et je me suis fait embaucher par une agence d'intérim : les chantiers étaient souvent à des centaines de kilomètres de Lille, c'était vraiment une vie impossible. J'en ai eu assez de cette existence

(1) Extrait de « Espoir chez nous » n° 151, déc. 78, journal chrétien du secteur rural de Guéret.

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

et puis je rêvais tout de même de la vie en Limousin. Je pensais que bientôt, j'allais partir à l'armée, je n'ai pas eu le courage d'attendre et je suis donc revenu ici où je comptais trouver du travail, même en dehors de ma branche. Je m'étais trompé... je n'ai rien trouvé, d'autant plus qu'il fallait bien dire aux employeurs que je devais partir à l'armée. En avril 1977, je suis donc parti. A mon retour, cette année, j'espérais encore. Je me disais : « maintenant que je suis libéré des obligations militaires, je vais bien trouver quelque chose ». Eh bien ! la situation est la même ou plutôt elle s'est aggravée dans la région en un an. Je suis donc au chômage depuis six mois, mais payé cette fois-ci. J'ai failli retourner à Lille pour tenter de me faire réembaucher, mais je n'aime vraiment pas la ville. Alors, je dois te dire que je viens de prendre une décision : je vais travailler comme ouvrier indépendant dans les bois. Je connais le métier pour y avoir travaillé avec mon père avant de partir à Lille. Mais je suis bien conscient que c'est une aventure avec beaucoup de risques : il faut acheter du matériel cher et payer beaucoup d'assurances sans savoir si je vais réussir. Tu vois, je suis rendu loin de l'électronique ! Je n'ai d'ailleurs jamais travaillé dans l'électronique et avec le temps, je sens bien que je perds certaines notions. Enfin, tant pis, il faut bien essayer quelque chose pour sortir du chômage ».

« Quand on travaille, dit Jacques (19 ans), on a hâte que la semaine se termine, mais quand on ne travaille pas, c'est la journée qui ne passe pas. On n'est pas bien dans sa peau, on ne sait pas s'organiser pour meubler le temps. Quand je travaillais chez un artisan d'ici, je me disais : « Ah ! si j'avais le temps, si j'avais des journées libres, je ferais ceci ou cela » ; mais maintenant que j'ai du temps à revendre, eh bien, je n'arrive à rien faire. J'ai compris que le travail rythme la vie et qu'on arrive à réaliser beaucoup plus de choses à la fin de la journée ou les jours de congés parce qu'on a du « punch » et qu'on est obligé de s'organiser. Ma mère s'étonne souvent que je puisse rester à ne rien faire, mais il y a des jours où j'ai vraiment du mal à m'occuper ».

On a bu un troisième café en continuant à discuter. Autour de la table, il y avait aussi Maxime qui est au chômage non

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

rémunéré également parce que son patron a mis sur les papiers que c'était lui qui quittait le travail. Jean-Pierre était venu pour le week-end : après des mois au chômage, il a trouvé par « relation », une place dans une administration à Paris. Bien sûr, il est heureux d'avoir du travail, mais il se déclare écoeuré de voir qu'aujourd'hui, on ne peut rien obtenir sans « piston ».

Le soir même, une de mes cousines est passée à la maison : de Bretagne, elle partait travailler près de Clermont-Ferrand. Je ne peux m'empêcher d'ajouter son histoire à celle des garçons du Café des Sports en pensant à ceux qui disent que les jeunes ne veulent plus travailler. Marie-José a 24 ans, elle est fille d'une famille de paysans de huit enfants. Durant trois ans, elle a fait une école ménagère. A la sortie de l'école, elle a commencé par faire une saison sur la côte pour faire des crêpes. L'hiver, elle est retournée à la ferme en tant qu' « aide-familiale ». En même temps, elle passe divers concours dont celui de monitrice d'école maternelle, mais les autres avaient le niveau du bac, donc aucune chance. Elle me raconte aussi combien elle en a « bavé », comme employée de maison chez une infirmière pour qui elle était beaucoup moins qu'une « bonne ». Cette expérience l'a beaucoup marquée, elle a même failli sombrer dans la dépression. Marie-José continue : « J'ai fait ensuite un cycle d'orientation pour ceux qui sortent de l'agriculture et j'ai passé plusieurs concours (fleuriste, infirmière, cuisinière). Ayant réussi le concours de cuisinière, je suis partie quatorze mois en Lorraine pour passer mon C.A.P. de cuisine de collectivité. Ce stage étant divisé en deux, j'ai travaillé six mois entre les deux parties aux vendanges, en hôpital et comme employée de maison. Dès que j'ai eu mon C.A.P., j'ai épluché les journaux, écrit des tas de lettres, donné des quantités de coups de téléphone. Et voici qu'on me fait signe pour aller faire des crêpes dans un salon de thé près de Clermont (à 600 km de chez moi). J'y pars comme on part à l'aventure, je ne connais personne. J'ai l'impression de recommencer tout à zéro... ».

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

Les diplômes et le chômage

780.000 jeunes sortent chaque année du système scolaire et universitaire.

210.000 sortent sans aucun diplôme.

320.000 ont suivi une préparation au CAP ou BEP, mais la moitié seulement ont eu le diplôme.

60.000 ont commencé des études de second cycle sans arriver au bout.

60.000 ont commencé des études supérieures, mais n'ont obtenu aucun diplôme.

60.000 ont obtenu un diplôme de premier cycle.

60.000 ont dépassé le niveau de la licence.

Il y a des chômeurs dans toutes les catégories, mais plus le diplôme est élevé, plus on a des chances de trouver un emploi.

Exemple : en 1977, 28,5 % de ceux qui n'ont que le certificat d'études recherchaient un emploi, tandis qu'il n'y avait que 13 % de licenciés ou diplômés supérieurs. En juin dernier, 90 % des demandeurs d'emploi de moins de 25 ans avaient un niveau d'études inférieur à celui de la classe terminale des lycées.

Il faut noter aussi que de plus en plus de jeunes ne trouvent que des emplois en dessous de leur qualification.

Exemple : 30 % des jeunes ayant un CAP ou un BEP n'ont trouvé que des emplois d'O.S. ou de manœuvre (45 % pour la menuiserie et la mécanique — 58 % des filles sortant des sections commerce).

(cf. « Le Monde de l'Education », Nov. 1978).

CHOMAGE - CHOMAGE - CHOMAGE

Les fruits d'une interpellation

*Intervention de l'atelier Prêtres-Ouvriers
aux journées de juillet 1978*

Constitué en 1971, l'atelier Prêtres-ouvriers compte en moyenne 25 participants qui se réunissent deux week-ends par an (1). Depuis 1975 sa réflexion a été fortement marquée par un dialogue tenu résolument avec ceux du Tiers-Monde.

En effet à cette date est apparu (2) puis s'est développé le besoin de rencontre entre Prêtres-ouvriers engagés en France et équipes engagées au Tiers-Monde. Si les situations sont différentes, elles s'interpellent mutuellement, aucune ne pouvant ni humainement ni ecclésiatement boucler sur elle-même.

- N'est-on pas, d'un côté comme de l'autre, devant des mécanismes d'exploitation et de domination ?*
- N'est-on pas, comme croyant et comme prêtre, affronté à la provocation de la différence : celle des cultures, celle de l'athéisme ?*

Sur ces bases de départ (3), en 76 puis en 77, des rencontres de plus en plus larges ont eu lieu (4). Chacune d'elle a retenti sur l'atelier Prêtres-ouvriers. Loin de le dérouter de sa recherche centrée sur un « là » et un « aujourd'hui » en classe ouvrière française, elle a été replacée dans un horizon humain et ecclésial aux dimensions internationales (5).

Les thèmes et les questions retenus pour les trois derniers week-ends portent la trace de cet impact.

- Aux prises, ici même, avec le capitalisme international et son redéploiement mondial, quelle est, comme travailleurs — ou*

delà des langages de générosités — notre solidarité avec les peuples des pays sous-développés ?

— *En France, pour dévoiler les mécanismes d'exploitation des travailleurs, nous servons des analyses marxistes. Est-ce évident de projeter — « comme ça » — ces analyses sur des pays non occidentaux, aux structures sociales, aux modes de pensée, aux enracinements culturels si différents ?*

— *Après des années de présence, nous nous interrogeons parfois : « L'évangile est-il vraiment transmissible aux travailleurs ? Peuvent-ils se le réapproprier ? ». Au Maghreb, les équipes plongées dans un monde arabo-musulman questionnent : « L'annonce est-elle possible, n'est-elle pas à elle-même son propre obstacle ? ».*

• *Ne doit-on pas examiner de près cette impossibilité ? Jésus peut-il réellement concerner les hommes d'une autre culture que celle dans laquelle nous avons hérité de la foi chrétienne ? La bonne nouvelle de Jésus Christ nous apparaît-elle universelle ?*

— *Quels chemins possibles pour la foi, quels collectifs de croyants possibles qui ne soient pas incohérents avec ce que nous pratiquons et vivons en classe ouvrière*



Ainsi, pour les prêtres-ouvriers, ces « journées de juillet », loin d'être un événement ponctuel sans avant ni après, s'inscrit au contraire dans la trame d'un dialogue tenace. Au cours de ces deux années, bien des déplacements se sont produits au bénéfice d'une meilleure et plus large compréhension de notre responsabilité et d'un service de l'Évangile davantage ouvert aux dimensions mondiales. C'est un peu l'histoire de ces déplacements et de ces approfondissements que nous voudrions rapporter ici : Comment nous avons été provoqués à vérifier nos solidarités et nos analyses et à rendre compte de notre expérience ecclésiale.

Les pages qui suivent redonnent l'essentiel de l'intervention. Pour des raisons de présentation, certains passages ont été remaniés, d'autres raccourcis. Des notes ont été ajoutées afin d'éclairer ce que le texte pouvait avoir de trop allusif.

Appelés à vérifier nos solidarités et nos analyses

- « *Travailleurs des pays riches, ne participez-vous pas à l'exploitation des travailleurs des pays pauvres ?* »
- « *Vos analyses ne sont-elles pas purement occidentales ? Vous ignorez la réalité de ce qui se vit dans le Tiers-Monde* ».

C'est en ces termes, plutôt rudes, que ceux du Tiers-Monde nous ont interpellés en 1975. Il n'est pas possible, ici-même, de rendre pleinement compte de tels échanges. Disons seulement — au risque de niveler certaines diversités qui existent à l'intérieur de l'atelier et qui sont à la fois sources de tension et de richesse — comment et en quels termes nous nous sommes réapproprié ces interpellations :

— Le Tiers-Monde a-t-il oui ou non sa place dans notre quotidien ? Nous faisons-nous illusion de nous croire solidaires de travailleurs du Tiers-Monde ?

— Où en sommes-nous de l'importance que nous accordons à « l'analyse marxiste » pour la compréhension du monde actuel ?

Où en sommes-nous d'une solidarité avec les travailleurs du Tiers-Monde ?

Solidaires

Le Tiers-Monde est là, et bien là. Il est présent, bien présent, vivant chez nous dans nos usines et sur nos chaînes, dans nos chantiers et nos quartiers, dans nos Z.U.P. dont certaines tours sont de vraies tours de Babel. Ceux des Bâtiments et Travaux Publics, des chantiers navals, les peintres et les tuyauteurs, les O.S. et les manœuvres... les côtoient journellement, en partagent l'amitié et parfois le casse-croûte. De même, dans nos organisations syndicales et politiques, ce Tiers-Monde se fait de plus en plus présent parce que de plus en plus menacé.

Il est là, présent en toile de fond du redéploiement industriel. Que d'entreprises fermées, restructurées, « dégraissées » qui se réfugient au Tiers-Monde, en Corée, Thaïlande, au Brésil, à la recherche de pays pauvres, de populations à conscience politique faible, de paradis fiscaux ; la stratégie de Michelin est tout-à-fait caractéristique de ces grandes manœuvres des multinationales.

Il est là aussi, perçu de plus en plus comme un gêneur. Comme celui qui vous prend votre travail, augmente le prix de l'essence — cause de tous nos maux — ; celui surtout dont la croissance vous menace et qui déjà vous inonde de certains produits. Très typique d'une mentalité qui se développe actuellement, ce récent sondage de la SOFRES. A la question : « Lequel de ces pays vous paraît menacer le plus l'indépendance de la France ? », 21 % désignent les pays du Tiers-Monde, contre 16 % l'U.R.S.S., 15 % aux U.S.A., 5 % à la R.D.A.

Celui qu'il faut renvoyer chez lui, celui qu'il faut expulser à tout prix : « un million et va-t-en ».

Paradoxalement, il est aussi celui avec lequel il faut dé-

sormais compter. Non seulement certains de ces pays possèdent le pétrole, mais grâce aux pétro-dollars ils deviennent ceux qui donnent du travail, passent commandes, achètent des armements, des usines, y compris des centrales atomiques et prêtent de l'argent.

Inutile d'insister, par de multiples biais le Tiers-Monde — ou plutôt les différents tiers-monde — entrent chez nous. Ils s'imbriquent avec notre réalité économique, sociale et même politique de manière inextricable et complexe. Devant cette situation, quelle est réellement notre solidarité avec les peuples les plus démunis, les plus exploités ? Quelle consistance réelle a pour nous, aujourd'hui : « prolétaires de tous les pays, unissez-vous » ?

Le piège des discours de type humanitaire

Le contraste est si grand entre les niveaux de vie de nos pays et ceux du Tiers-Monde que les premières expressions qui jaillissent sont du genre : « Vous vivez comme des repus, vous êtes des privilégiés... ». Avec leur part de vérité, ces réactions tendent à créer une mauvaise conscience... mais nous sentons trop bien le piège des « bons sentiments » moralisants, les spectres de la culpabilité et de la conscience malheureuse. Pour peu le problème serait réglé si les ouvriers français voulaient abandonner leurs revendications et partager leur paie !...

Qu'il s'agisse des travailleurs immigrés dont nous connaissons (et parfois partageons) les conditions inhumaines qui sont trop souvent les leurs, ou des travailleurs dans les pays du Tiers-Monde, nous nous refusons à en faire un objet de pitié. Nous voulons les aimer en les situant dans la vérité de l'exploitation qu'ils subissent. Nous voulons les respecter en reconnaissant leur capacité à se prendre en main eux-mêmes pour mener la lutte de libération. Nous sommes, eux et nous, embarqués dans la même galère ; nous avons à mettre en lumière et les mécanismes qui produisent ces inégalités et les véritables solidarités qui nous lient.

**Comment
développer
des solidarités
qui n'apparaissent
pas évidentes ?**

L'un de nous résume notre embarras collectif :

« On sait qu'on est concerné par tous les bouts, mais on ne voit pas comment ». On le voit d'autant moins qu'en ce moment la marée montante du chômage développe et durcit un climat de « sauve-qui-peut » et de « chacun pour soi ». On bataille d'abord dans son usine — peut-être pour les emplois du groupe — à l'extrême rigueur pour les étrangers vivant en France. Quant au Tiers-Monde... Peut-on prendre son parti d'une telle situation ? Sur ce point, l'atelier a fait émerger plusieurs convictions :

— D'abord la mise en évidence d'un double risque : soit partir dans l'utopie, soit en faire un problème secondaire. On nous dit, par exemple : « essayons d'abord de résoudre la situation en France, après on verra les moyens efficaces pour trouver un autre équilibre ». Ou encore : « Attention, la préoccupation du Tiers-Monde ne serait-elle pas un alibi pour masquer nos problèmes et nous détourner de la lutte ici ? N'en vient-on pas au bout du compte à opposer la classe ouvrière française aux pays du Tiers-Monde ? Il est difficile d'aborder ces problèmes sans que ça nous retombe dessus ».

— Ensuite, la prise en compte des travailleurs des pays sous-développés ne deviendra réelle que si elle se fait intérieure à nos propres luttes ici, intégrée à elles. Laisser penser, à travers nos pratiques revendicatives, qu'il s'agit « d'une autre question qu'on verra plus tard », d'un problème extérieur à nos problèmes, ne peut que renforcer un réflexe déjà bien hexagonal de beaucoup de nos camarades.

— Enfin, sur la base d'une lutte commune contre un même capitalisme international qui, ici comme ailleurs, se joue des hommes, des peuples, des cultures, l'une des tâches prioritaires semble bien de développer des points communs de solidarités : les dégager et les élargir. En effet, quels intérêts la classe ouvrière française a-t-elle en commun avec les travailleurs des pays les plus exploités et les plus pauvres ? Voilà bien une des questions de fond, tout-à-fait capitale, qu'il

nous faut creuser. Question clef sur laquelle nos organisations et nous-mêmes sommes courts (6).

On serait tenté de répondre assez vite que, par le fait même qu'elle lutte ici contre le capitalisme, la classe ouvrière française deviendrait automatiquement solidaire des travailleurs du Tiers-Monde. Est-ce aussi évident ? Est-ce aussi simple ? Ne faudrait-il pas examiner de plus près cet « automatiquement » ? Peut-on se dispenser d'analyses concrètes plus précises, secteurs par secteurs, pays par pays, comme d'actions ponctuelles qui fassent monter en qualité cette solidarité internationale en l'intégrant fondamentalement aux revendications syndicales ?

Dans la pratique, bien des militants sont sensibles ici aux immigrés, en tant que camarades de travail, mais sans saisir l'ampleur véritable des questions. « A ce niveau, surtout dans le climat actuel, nous sommes un peu des hommes seuls », confiait l'un d'entre nous. Cette prise de conscience n'est actuellement que le fait d'états-majors ou de militants isolés.

Progrès et obstacles

A ce point de réflexion, nous avons réexaminé nos pratiques collectives. Même si beaucoup de difficultés persistent, deux points nous semblent progresser :

● Progrès de l'information : à travers les tracts, les prises de parole dans les conflits, les hebdomadaires syndicaux, les grandes manœuvres du redéploiement capitaliste sont expliquées dans ses processus et ses conséquences.

● Progrès dans la mise en place de liens internationaux : entre branches industrielles, entre usines d'une même multinationale, des dialogues s'amorcent, des commissions se mettent en place. Ainsi entre France et Argentine un comité de coordination Renault voit le jour.

— Mais bien des obstacles demeurent :

- Le quotidien est absorbant et nous rive à l'immédiat.
- Les intérêts des travailleurs sont parfois divergents : soit

entre travailleurs français de diverses professions ou régions, soit entre travailleurs français et immigrés.

- Il n'est pas simple, comme nous venons de l'évoquer, de fournir aux camarades des explications compréhensibles sur des phénomènes complexes, de faire apparaître les véritables solidarités et d'articuler des perspectives immédiates avec des phénomènes plus globaux.
- Le racisme est une réalité qu'il ne suffit pas de dénoncer pour qu'il disparaisse des mentalités. L'autre, dans sa différence, est souvent ressenti comme une menace. On a toujours besoin d'un plus petit que soi... pour le dominer.
- Les divisions idéologiques entre syndicats au plan national et international empêchent de construire des réponses qui soient à la hauteur du défi des multinationales qui, elles, ne se privent pas d'utiliser nos divisions.

Un rude exercice de vérification...

Au delà de l'addition de ces difficultés précises, nous nous sommes peu à peu rendus compte que prendre au sérieux l'interpellation de ceux du Tiers-Monde nous amenait très vite à mettre en question nos schémas théoriques et nos pratiques habituelles, nous obligeait à les modifier et à les approfondir. Epinglons quelques chantiers ouverts, tout en étant conscients qu'ils n'ont qu'à peine été effleurés, et demanderaient à être poursuivis.

Débats autour d'une nécessaire redistribution des richesses

Pour l'instant, elle se fait principalement sous la houlette des multinationales et sur la base de l'échange capitaliste. Etabli sur la base du profit et de la puissance, cet échange fausse radicalement les bases d'une nouvelle redistribution des biens. Quand on parle de solidarité, peut-on jamais oublier qu'elle s'inscrit pour le moment à l'intérieur d'un capitalisme dominant qui possède tous les leviers ?

Discerner ce point fondamental évite bien des problématiques boiteuses soit pour situer, soit pour faire jouer notre responsabilité. Ceci dit, l'urgence demeure, souvent renvoyée en plein visage : « Quand tu as vécu au Tiers-Monde, tu sais que c'est obligatoire que ça pète s'il n'y a pas redistribution des richesses ».

Débats autour de notre type de société

Quelle société pour quels hommes, quels hommes pour quelle société ?

Les exportations de nos techniques de pointe n'ont pas qu'un aspect économique. L'un de nous en fait le constat avec son syndicat. Exporter certaines grosses industries (nucléaire, pétrole, métallurgie) entraîne aussi le transfert d'un certain type de travail (3 x 8, par exemple) comme d'un certain type d'urbanisation (séparation habitat-lieu de travail). Cela revient à exporter notre mode de vie, au moment même où des interrogations de plus en plus précises dénoncent le prix à payer d'un certain type d'industrialisation et d'urbanisation basé sur le gigantisme et l'argent ; où des contestations de plus en plus fortes mettent au jour les faux semblants et les appauvrissements culturels dans lesquels nous enferme une société technicienne capitaliste.

Débats sur la nécessité d'un développement original pour chaque peuple

● Ces Marocains immigrés travaillant à la mine, invitant à la prière, en fin de Ramadan, des militants ouvriers communistes et des chrétiens, nous posent de salutaires questions. Notre modèle de développement qui passe par la sécularisation est-il universel ? A-t-on toutes les vérités en Occident ?

● Ces jeunes Africains vivant dans la misère parfois, mais auprès desquels on respire une certaine joie de vivre disparue chez nous, nous font peut-être comprendre que nos

aliénations sont plus graves et plus profondes qu'on ne le pense.

Ainsi par ses différences culturelles et par sa différence tout court, le Tiers-Monde nous renvoie, comme dans un miroir, l'exigence d'un mode de développement conforme à la culture de chaque peuple et, en même temps, nous révèle certaines de nos carences occidentales.

Débats autour des cohérences par trop absolues de nos analyses

La prise en compte de ces différences culturelles, leur caractère par certains côtés irréductible, nous ont amenés à réexaminer ce qui se cache derrière une volonté de cohérence qui voudrait recouvrir tous les terrains d'une logique sans faille — même des zones « incertaines ». « L'univers des analyses scientifiques, économiques ou politiques est-il suffisant pour résoudre tous les problèmes ? » questionnent plusieurs d'entre nous. Ainsi se profile une double exigence : celle d'une rigueur dans l'analyse des rapports sociaux — certes — ; mais aussi celle qui nous met en demeure de prendre en compte toutes les figures de l'homme, même celles qui « cadrent mal » avec nos analyses et pratiques habituelles.

Mais ne développons pas plus, déjà nous voyons poindre la deuxième interpellation qui nous était portée au sujet, précisément, de la validité de nos « analyses scientifiques ».

Où en sommes-nous de l'importance que nous accordons à l'analyse marxiste pour la compréhension de notre monde actuel ?

Le contexte d'une interrogation

Le questionnement ne date pas d'aujourd'hui : en 1975, lors de notre première rencontre, les termes en étaient déjà clairement posés :

— « *Lorsque nous avons réfléchi aux dimensions mondiales de l'exploitation nous avons constaté que les GRILLES d'analyse auxquelles nous nous référons spontanément ne sont pas les mêmes :*

- *les uns mettent au premier plan l'affrontement mondial entre le Capitalisme et le Socialisme. Cet affrontement qui traverse le Tiers-Monde est illustré par l'axe EST-OUEST ;*
- *les autres mettent en avant le pillage des pays sous-développés par les pays industrialisés. L'affrontement des pays riches et des pays pauvres est illustré par l'axe NORD-SUD » (7).*

Immédiatement après, comme conséquence logique de ce constat, venait la question suivante :

« *Les analyses marxistes peuvent-elles permettre de répondre aux questions posées par le Tiers-Monde et aux problèmes posés par le développement ? Nécessité d'éclairer cette question pour poursuivre entre nous le dialogue ».*

Très vite, à l'examen, cette interpellation s'est dédoublée. Au fond, deux questions nous étaient posées aussi redoutables l'une que l'autre :

Rigueur et modestie

- Le Marxisme, que vous présentez comme reposant sur des bases scientifiques, est-il aussi scientifique que vous le dites ? Ne laisse-t-il pas dans l'ombre bien des données que nous, du Tiers-Monde, considérons comme essentielles ?
- N'y a-t-il pas dans votre démarche même, dans la manière d'utiliser les concepts marxistes pour les projeter au Maghreb, en Afrique noire... un véritable impérialisme idéologique occidental ?

Bousculés de plein fouet, nous avons été contraints à vérifier, à réexaminer la belle assurance de nos « analyses scientifiques ». Ont-elles réellement valeur universelle ou seulement une validité imitée à notre Occident industriel. Ici même, sont-elles aptes à rendre compte de l'amplitude des pratiques et des désirs de ceux avec qui nous vivons et luttons ?

On ne répond pas en un jour à de telles questions, surtout quand dans le même temps les luttes pour le salaire, l'emploi, les conditions de travail mobilisent l'esprit et mangent le temps. Cependant, pas à pas, nous nous sommes mis au travail. Plusieurs points se sont peu à peu éclairés ; relevons-en quelques-uns parmi les plus caractéristiques :

1) Il nous a fallu, d'abord, lever une première équivoque, celle de « nos analyses marxistes ». Tant sur le plan des pratiques concrètes que du point de vue théorique, nous n'en sommes pas au même point par rapport au marxisme. Bien des étapes, ou bien des degrés jalonnent nos itinéraires : mieux vaut le reconnaître que se le dissimuler.

« Aucun de nous n'est complètement étranger au marxisme. Mais qui de nous peut dire, sous tous les rapports, « mon » analyse marxiste ? ». Nous sommes « en transition », « plus ou moins imprégnés », « entre deux pôles », « avec des analyses différentes entre nous ». En tous cas, notre groupe ne peut pas dire : « notre » analyse marxiste, tout au plus : « le marxisme auquel nous participons à des degrés divers ».

2) Il reste néanmoins vrai que la plus grande majorité d'entre nous prend le marxisme au sérieux. Sans doute y a-t-il à cela deux raisons majeures :

- Nous trouvons là, à ce jour, l'éclairage le plus satisfaisant et le plus décisif sur les mécanismes d'exploitation capitaliste, aujourd'hui plus actuels et plus étendus que jamais et qui sont, à travers mille situations concrètes, notre pain quotidien.
- Nous sommes sensibles à l'effort critique d'une démarche qui cherche à décrypter le jeu réel des rapports sociaux : comment ils s'établissent, comment ils évoluent, comment on peut les transformer. Chercher les réalités sous les apparences, dissiper les illusions d'une première lecture, n'est-ce pas là l'enjeu de toute démarche scientifique à laquelle — il est vrai — l'humanisme dont nous venons ne nous a guère habitués ?

3) Il nous a fallu également lever une autre équivoque : celle de « L'Analyse marxiste ». Sommes-nous au clair en employant une formule qui sous-entend que le marxisme serait LA grille d'analyse projetable sur n'importe quel réel, qui fonctionnerait « a priori » et « à coup sûr » quelles que soient les situations historiques, économiques, culturelles ?

Là encore, nous sont mieux apparues les exigences mêmes du marxisme, pour peu qu'on veuille lui garder son sérieux scientifique ; à savoir :

- ne jamais se dispenser de faire l'analyse concrète des situations concrètes,
- vérifier sans cesse la validité des outils d'analyse employés : ont-ils valeur explicative dans un autre contexte que celui où ils ont été élaborés ?

Ainsi avons-nous été conduits à critiquer ce qu'il y avait de trop facilement dogmatique dans certaines de nos affirmations. De même avons-nous pris conscience d'un usage parfois néophyte du marxisme alors que ses recherches actuelles sont plus diverses, interrogatives et exigeantes qu'on

ne le croit souvent (8). Pour tous, une conviction s'est imposée d'une manière renouvelée : celle d'accueillir dans toute leur originalité, leur amplitude et leur complexité, les différentes figures des hommes et des sociétés.

4) Finalement cette recherche, dont il serait trop long de rendre compte en détail, nous amène :

- premièrement, à confirmer l'importance majeure de cette clef de compréhension.

Il nous paraît tout de même difficile de parler de « forces lointaines et souvent obscures » quand il s'agit du redéploiement industriel, du chômage et de ses causes. De même aurions-nous souhaité de la part de nos camarades du Maghreb et d'Afrique noire des analyses plus précises quant aux formes sociales des pays où ils vivent. Pour notre compte, nous ne sommes pas prêts à emboîter le pas de ceux qui claironnent : « donc le marxisme est mort... » (9). Encore moins sommes-nous prêts à apporter notre caution à ceux qui jugent désormais dépassées la conscience et la lutte de classe (10). Mais, en même temps, deux mots viennent de plus en plus s'inscrire, comme une exigence, dans la trame de nos pratiques et de nos théories : Rigueur et modestie.

- deuxièmement, à maintenir plusieurs questions ouvertes :

- Les rapports sociaux s'enracinent dans les rapports de production. Cela est-il vrai de tous les rapports sociaux ?
- Marx explique bien le comment de l'aliénation. Il ne dit pas pourquoi les hommes, à l'occasion du travail, établissent des rapports d'aliénation.
- Enfin, il ne dit pas non plus pourquoi les hommes aspirent à une société sans classe, alors qu'il n'y a jamais eu de société sans classe. D'où vient cette aspiration ?

Mais peut-être faudrait-il déjà vérifier si, ainsi formulées, ces questions ne sont pas réductrices de la pensée marxiste dans sa recherche actuelle (11).

Au delà d'apparences et de modes

Malgré les nuances apportées, certains pourront être étonnés, voire agacés de la place donnée ici au marxisme. Ils seront tentés d'y voir une mode idéologique en retard d'un tournant culturel, ou une inflation théorique.

L'enjeu et la réalité sont tout autres.

Avec les autres travailleurs de la classe ouvrière — et comme eux — nous, prêtres-ouvriers, sommes témoins de situations bien concrètes de salaires, de conditions de travail, d'habitat, de chômage... et aussi de désinformation, de frustration de responsabilité, de pauvreté bien souvent. L'action syndicale et parfois politique, avec les analyses qu'elle implique, s'impose à nous comme une réponse nécessaire pour changer une société qui produit, reproduit et aggrave de telles situations. Nous savons tous ce qu'il en est aujourd'hui.

Et l'enjeu est autant humain qu'ecclésial. Il est, à travers et au dedans de cet effort collectif et historique de la classe ouvrière, de permettre un chemin pour la foi. Il est d'inventer, au creux d'une histoire construite ensemble, avec ses échecs et ses espérances, une Parole possible, des lieux d'Eglise possibles pour ceux avec qui nous vivons et luttons et qui sont à cent lieues des préoccupations et des pratiques ordinaires de l'Eglise. Il est de se rendre compte que la moitié du monde, à travers des cultures diverses, s'inscrit sur un horizon socialiste plus ou moins marxiste. N'y a-t-il pas là une immense interpellation pour la foi, bien au delà de notre situation très hexagonale ?

*
**

Ainsi sous la poussée d'interpellations venues principalement du Maghreb et d'Afrique, nous avons donc été amenés à nous modifier peu à peu, à approfondir ce qui était trop court, à assouplir ce qui était durci, à réexaminer ce qui paraissait pourtant évident. Certes, les questions posées en 1975 ne sont pas tranchées, mais les voilà désormais placées dans un tout autre contexte.

● Un certain dogmatisme en a « pris un coup » sans rien ôter à la nécessité impérative de choix et d'analyses sérieuses. De même avons-nous été alertés sur une manière parfois très idéaliste, ou très idéologique, d'utiliser les catégories marxistes.

● Les facteurs culturels, chez nous et au Tiers-Monde, ont été mieux perçus dans leur originalité et leur consistance propre : impossible de les gommer même et surtout s'ils viennent « déranger » nos cohérences théoriques. Peut-être avons-nous trop estompé leur importance, privilégiant avant tout, et de manière un peu mécaniste, la seule structure économique. L'homme ne vit pas que de travail et de pain. Mais aussi et de manière indissociable, d'amour et de mort, de solitude et de tendresse, de famille et de « racines », de désirs et de rêves... Sans cesse étouffée, tronquée, falsifiée, menacée de tous côtés, cette amplitude humaine aux mille visages est toujours à réouvrir, à réaccueillir, à faire exister. Elle est un combat. Pour elle aussi il faut se lever et se battre.

Dans le prochain numéro, 2^e partie :

« Chercher les chemins possibles d'une foi possible »

NOTES :

(1) Voir en particulier « PRETRES OUVRIERS : les recherches d'un atelier 1971-1976 » L.A.C. n° 57 — Mai-juin 1976 (pp. 15-60) ; on y trouvera les fruits d'un travail collectif : « ...le chantier que nous travaillons n'est pas la question abstraite : qu'est-ce qu'un prêtre, mais très concrètement : pour nous, tel que nous l'expérimentons dans la classe ouvrière, qu'est-ce que c'est que d'être prêtre ? ».

Des tirés à part sont encore disponibles à la L.A.C.

(2) Assemblée du 14 juillet 1975 : Texte d'orientation présenté par les équipes du Tiers-Monde :

« Cette provocation de l'autre, ainsi que les enjeux humains du Tiers-Monde, doivent trouver leur place dans la communion de nos recherches. Ils doivent nous aider à modifier notre agir ecclésial et nous interpeller vers de nouveaux langages de la foi, nous interroger aussi sur les modèles politiques sous-jacents à notre recherche (pour cela, il est souhaitable de donner la possibilité à des immigrés de participer à nos groupes de recherches).

La Mission de France ne peut se satisfaire, à ce plan, d'une délégation à deux ateliers spécialisés. Elle demande à toutes les instances de travail collectif de prendre en compte cette dimension dans leur réflexion, en particulier elle appelle à une mise en communion prioritaire des recherches du Tiers-Monde et de celles du collectif Prêtres ouvriers ».

(3) Assemblée du 14 juillet 75. Attendus de la motion déposée en vue du développement de la confrontation entre camarades du Tiers-Monde et prêtres ouvriers :

« Constatant que les copains du Tiers-Monde, affrontés à l'exploitation et la domination, sont engagés dans la lutte contre le sous-développement et pour la libération...

Constatant qu'en France les prêtres ouvriers sont, parmi nous, ceux qui sont dans des lieux où la provocation des cultures et de l'athéisme est la plus radicale... ».

(4) En août 76 — C.R. — L.A.C. n° 60, pp. 15-46.
En juillet 77 — C.R. — L.A.C. n° 68, pp. 19-67.

(5) Les thèmes abordés depuis 1976.

Mars 76 : Le marxisme rencontré. — Oct. 76 : Démarche de foi et démarche marxiste. — Mars 77 : Prêtres ouvriers et Tiers-Monde. — Oct. 77 : Un double déficit : le marxisme ne peut-il aussi rendre compte de l'exploitation du Tiers-Monde ? Jésus Christ peut-il aussi concerner les hommes d'autres cultures ? — Mars 78 : Aux prises avec le capitalisme international ; quelle solidarité avec le Tiers-Monde, quelle proposition de foi ?

(6) Sur les difficultés de mettre à jour de telles solidarités : Pierre Judet : « Des solidarités convergentes », L.A.C. n° 60 — Nov.-Déc. 76, pp. 47-51. Egalement : « Nouvel ordre économique international ou un déploiement industriel » — L.A.C. nos 69-70.

(7) Le président Boumediène, en leader des « non-alignés » a souvent stigmatisé une telle ligne de partage, cf. 4^e Conférence des non-alignés (Alger 1973) et surtout 6^e Session extraordinaire de l'Assemblée des Nations-Unies sur « Matières premières et développement », 9 avril - 2 mai 1974. La Charte nationale de 1976, tout en notant la situation particulière des pays du Tiers-Monde, semble plus accentuer un clivage capitalisme / socialisme.

(8) A titre d'exemple, le Centre d'Etudes et de recherches marxiste (CERM) organise pour deux ans un cycle sur « Sociétés et systèmes mentaux » où de difficiles questions sont prises en compte :

- Comment penser la place des catégories idéologiques symboliques ?
- Comment se fait-il que des opérateurs idéologiques vivent bien au-delà des rapports de production qui les ont engendrés et subsistent en longue durée de manière apparemment indépendante ? etc.

Le XVI^e Congrès mondial de philosophie, tenu à Dusseldorf (août-sept. 78) a mis en lumière la variété des marxismes en cours : marxismes de tendances humanistes, marxisme léninisme officiel et la palette des marxismes critiques...

(9) Philippe NEMO dans le « Monde » du 8 sept. 1978. Une voix parmi beaucoup d'autres dans le débat actuel sur « la fin des idéologies ».

(10) Certaines études récentes, pourtant peu suspectes de partialité « à gauche », soulignent que, loin de s'affadir, la conscience d'appartenance à la classe ouvrière est plus vivante que jamais. Par exemple :

— « Les 12 - 16 ans et la politique » par A. PERCHERON et divers auteurs 1978 — Presse de la Fondation des Sciences Politiques.

Fruit d'une enquête menée auprès de 3 000 garçons et filles, ce travail montre que lieu de résidence et surtout appartenance sociale forment très tôt une conscience de classe, base de choix politiques.

— « Le Nouvel Economiste » vient récemment de consacrer trois numéros aux « nouveaux ouvriers » (oct.-nov. 78). Les différents sondages publiés à l'appui de l'enquête sont fort instructifs : s'il y a une désacralisation de l'organisation syndicale, il y a conjointement une augmentation de la conscience de classe. Ainsi à la question : « Avez-vous le sentiment que, par rapport à ce qui existait il y a une quinzaine d'années, les ouvriers d'aujourd'hui ont davantage le sentiment d'appartenir à une classe sociale particulière ? », 44 % répondent : plus, et 21 %, moins. Et « Le Nouvel Economiste » de conclure : « Dans la société actuelle, l'ouvrier sans son bleu reste ouvrier comme le curé sans sa soutane ».

(11) Lucien SEVE, au colloque « Brèche » (oct. 78) : « Des chrétiens interrogent le parti communiste », soulignait combien des non-marxistes — comme d'ailleurs des marxistes — avaient tendance à réduire et à mécaniser la pensée et l'analyse de K. Marx. (Voir Lettre aux Communautés n° 73, page 77).

L'automne de la vie

Collectif

« L'âge de la retraite » est déjà arrivé pour une vingtaine de prêtres de la Mission de France. En 1978, nous étions 251 à avoir moins de 60 ans. Dans une douzaine d'années, nous serons simplement 61... sans tenir compte des « aventures » diverses qui peuvent survenir.

Les chiffres manifestent l'importance que va revêtir pour notre groupe le passage à la retraite ; d'autant que, dans un proche avenir, avec l'avancement de l'âge de la retraite, avec les pré-retraites, compte-tenu des situations professionnelles variées, il va y avoir beaucoup de jeunes retraités : un marin prend sa retraite à 55 ans ; dans beaucoup d'entreprises, à l'occasion de difficultés économiques, les salariés sont mis à la pré-retraite, à 57 ou 58 ans.

Inscrite sociologiquement dans les consciences, la préparation de la retraite revêt une importance considérable ; le passage ne s'improvise pas. Il faut essayer de ne pas se laisser surprendre par la retraite.

C'est dans ce but qu'un petit groupe a essayé d'y réfléchir depuis deux ans. Composé de gens qui, dans leur majorité, ont l'expérience de ce passage et en sont heureux, il nous fait part de sa recherche.

Des situations diverses

Actuellement, une vingtaine de prêtres de la M.D.F. sont en retraite. Mais déjà, à partir de leur expérience, on se rend compte de l'extrême variété des situations, qui ont leur point de départ dans la variété des vies et des responsabilités de chacun. De celui qui a été toute sa vie un permanent d'église à celui qui en a passé la majeure partie dans des activités professionnelles et syndicales, en passant par ceux qui ont essayé d'unir responsabilités paroissiales et travail professionnel, il est évident que les uns ou les autres n'ont pas la même manière d'envisager leur retraite.

Il y a celui qui veut prolonger le plus longtemps possible sa vie active, et celui qui attend d'avoir enfin un peu de liberté pour faire autre chose.

Il y a celui dont l'essentiel de sa vie se sera situé au sein d'une paroisse et qui pourra prolonger sa responsabilité bien au-delà de l'âge normal de la retraite, et celui qui aura vécu la meilleure partie de sa vie dans une situation professionnelle qu'il devra abandonner parfois, bien avant qu'il l'ait souhaité (pré-retraite).

Il y a la diversité des tempéraments et la diversité des aspirations... impossible donc de faire le portrait-robot du retraité — M.d.F. — moyen. De tous ces facteurs naît une manière propre à chacun d'envisager et de réaliser le passage à la retraite.

Trois axes de recherche

nous semblent devoir être mis en compte :

- la fidélité à nos solidarités humaines,
- la possibilité de faire quelque chose de nouveau,
- la responsabilité ecclésiale.

Nos solidarités humaines

P. avait rêvé d'une retraite avec quelques amis de l'équipe d'ACO. L'échange dans le groupe « retraités » sur les solutions adoptées par les uns et les autres lui a permis de remettre en cause son projet trop personnel. Finalement il a décidé de rester sur le quartier et de poursuivre son action militante dans le cadre d'une Association de gérontologie et il ne le regrette pas.

J. n'envisage pas de passer sa retraite dans l'H.L.M. où il loge actuellement. Il voudrait donc changer de coin, travailler plusieurs années encore, le temps de nouer des liens, de créer un réseau de solidarité, pour ensuite passer sa retraite au même endroit.

Il faut noter le caractère éprouvant du passage à la retraite, spécialement pour ceux qui quittent le travail. Il y a dans ce passage, un *phénomène de rupture* qui n'est pas facile à surmonter. « J'ai l'impression d'être comme un poisson échoué sur le sable et qui cherche désespérément le flot qui s'est retiré sournoisement derrière lui... Ceux d'ailleurs qui m'ont approché de près dans ce passage à vide ont pu toucher du doigt le désarroi dans lequel j'étais dégringolé par l'irréversibilité du cours des choses ».

Un nouvel équilibre suppose une victoire psychologique sur soi-même. C'est dans la fidélité à nos solidarités humaines qu'il s'établira. « A nouveau, pour un bout encore, faire route ensemble ». C'est là que nous pourrons trouver l'équilibre affectif et humain dont nous avons besoin. Depuis toujours ces solidarités ont été une exigence de notre vocation missionnaire. Nous avons voulu vivre, autant que faire se peut, la condition de la vie des hommes : ce n'est pas au moment de la retraite que nous devons changer de cap.

Ceci pourra s'exprimer de façon différente selon les tempéraments : liens avec ceux qui ont été nos compagnons d'existence, participation à des permanences de syndicat, alphabétisation, concours à des organismes ou associations qui correspondent à notre recherche, etc... Il y a bien des manières de se situer dans la fidélité à son existence. Pour certains, ce sont des insertions liées à l'âge : club 3^e âge, groupe « retraités » des syndicats. C'est aussi, pour d'autres, lorsque la maladie ou les infirmités ne permettent plus de se suffire seul, d'accepter la condition commune plutôt que de compter sur une organisation cléricale (M.D.F. ou autre) pour se faire prendre en charge.

Des initiatives nouvelles

R. qui anime plusieurs groupes du 3^e âge, écrivait, avant une rencontre du groupe :

« En pensant aux 200 ou 250 personnes âgées que je rencontre régulièrement, une réflexion s'impose de plus en plus à mon esprit. Je ne la crois pas originale, mais il me semble qu'il faut parfois dire fort des trucs évidents... Ce qui est capital pour notre recherche, c'est ce qui peut assurer la vie des copains, je veux dire non pas la volonté de vivre, mais l'urgence de respecter en soi et autour de soi toutes les forces vitales. Chasser l'image « d'attendre la mort »... et aider à multiplier les initiatives d'activités, avec la conscience que c'est utile ».

Nous avons tous entendu ce genre de réflexion : « ma retraite ne sera jamais assez longue pour réaliser tout ce que je n'ai pu faire pendant ma vie professionnelle » ; et, de fait, ceux-là ont souvent une activité débordante. Mais il y a aussi ceux qui crient « Ouf ! » et baissent les bras après une vie très active. Le moment d'euphorie passé, ils se retrouvent quelques mois plus tard dans un cruel ennui. Dans le même sens, ceux qui suivent les clubs du 3^e âge sont effarés de la manière dont on soumet trop souvent les gens à un rôle passif, abêtissant, les réduisant à la simple fonction de consommateurs.

La retraite c'est donc, après une vie encadrée par les tâches professionnelles et les différents engagements, le moment où l'on reprend l'initiative. Le besoin d'activités ne meurt pas avec le passage à la retraite. Le besoin de responsabilités non plus. Il devra simplement s'exprimer de façon différente.

La notion de service va prendre un sens nouveau, pas toujours facile à exprimer de manière juste, car il ne faudra pas que le poids de l'expérience et de la « sagesse des anciens » pèse trop lourd et freine l'initiative des plus jeunes. « Comme dans une famille, disait quelqu'un, les grands parents rendent bien des services aux jeunes foyers... au fond ils sont heureux, même s'ils rouspètent ».

Ces réflexions ne nous font pas oublier cependant celle que nous a faite un de nos grands aînés :

« ...Maintenant je n'éprouve plus comme vital ce besoin de responsabilités. C'est l'âge. Il y a une grande différence entre un homme de 65 ans et un homme de 75 ou 80 ans. Avec l'âge, on a moins besoin de « faire », on a plus le goût de se taire et d'être en communion intérieure avec toute l'humanité, dans le Seigneur ».

La responsabilité ecclésiale

« L'important est que chacun ait une raison de vivre... reste fidèle au dynamisme de son engagement missionnaire ». — « On n'est jamais démissionné de sa responsabilité ecclésiale ». — « Quel que soit notre âge, nous avons à préparer l'Eglise de demain ». — « Nous sommes responsables de son évolution, de sa mutation, et notre rôle n'est pas de contribuer à perpétuer ce qui ne sera pas repris demain ». Ces réflexions sont souvent revenues au cours des rencontres sur la retraite. Reste à savoir comment va s'exprimer cette responsabilité.

Il y a d'abord la participation au collectif Mission de France et à sa recherche, les liens avec une équipe. Il y a la manière dont vont se vivre les préoccupations pastorales : au sein des collectifs humains dont nous partageons l'existence, au sein d'une équipe territoriale dont nous partageons la respon-

sabilité (sans être « le vieux à qui on fait faire ce que les autres ne veulent pas »), ou au sein d'une église locale, dans le diocèse où l'on avait creusé ses premières racines.

Ceux qui ont exercé cette responsabilité ministérielle aux frontières de l'Eglise, souvent loin des structures habituelles, et parfois dans une solitude douloureuse, risquent de trouver les mêmes difficultés au moment de la retraite. Peut-être simplement disposeront-ils de plus de temps pour faire reconnaître leur responsabilité telle qu'ils la vivent.

C'est ici qu'il faut parler de la vie de prière, et même de vie contemplative. En effet, la retraite, sur ce plan-là aussi, peut être le temps d'accomplir ce qu'une vie très active n'a pas permis de faire et le moyen, comme le disait quelqu'un plus haut, « d'être en communion intérieure avec toute l'humanité ». Mais c'est aussi une arme à double tranchant. Autant une vie de prière authentique est difficilement conciliable avec la tentation de s'installer, autant un ersatz peut être au contraire prétexte à s'installer, à baisser les bras.

Conclusion

« On parle de choix de la retraite. Avons-nous tellement de choix à faire ? N'est-ce pas une solution de riches ? ». Il est vrai que beaucoup d'entre nous n'auront pas beaucoup à choisir. Leurs moyens financiers ne le leur permettront pas. Entrés tardivement au travail, les années de cotisation à la Sécurité Sociale ne leur donneront pas de bien gros revenus... et ils n'auront pas les avantages dont bénéficient encore un certain nombre de permanents d'Eglise...

Etre heureux. C'est important pour tout homme et plus spécialement dans cette nouvelle étape de sa vie. La retraite doit être épanouissante... autrement, elle conduit vite au cimetière.

Ce problème de la retraite est un chantier ouvert qui nous intéresse tous à plus ou moins longue échéance et ces quelques lignes voudraient simplement alimenter la réflexion. Il est important car il touche à la structuration de l'homme aux différentes étapes de son existence. Il est enfin un questionnement à notre foi et il nous provoque sur le sens de l'existence et la manière d'aborder cette dernière étape de la vie.

Dans la Lettre de la Communauté Maritime du Havre, François Lemeur exprime ce que fût pour lui le passage de la vie active à la retraite et comment se présente maintenant cette nouvelle période de son existence. A la manière de François, il serait bon que d'autres, qui ont l'expérience de la retraite ou qui y pensent et ont des idées, apportent leur contribution à cette réflexion qui intéresse un nombre d'entre nous toujours plus grand.

« Il m'aura fallu trois ans pour atterrir ! j'avais perdu mon identité... après 32 ans de vie de mer, dont 22 comme prêtre... Ainsi que je le disais, un an après, à ceux qui me demandaient « si ça se passait bien, la retraite », persuadés quant à eux que pour ce Français qu'ils avaient vu vivre en mer ça ne pouvait que bien aller : « aussi ridicule que ce soit, disais-je, j'ai l'impression d'être comme un poisson échoué sur le sable et qui cherche désespérément le flot qui s'est retiré sournoisement derrière lui ». Paumé !

Cette image n'a rien d'exagéré. J'ai vécu douloureusement ainsi la transition parce que, et c'est ce qui reste à dire, même dans ce fichu métier, dans cet univers spécifique, j'étais bien dans ma peau, dans une peau « d'homme du large », d'homme de l'aventure, même et si par surcroît l'aventure de Dieu elle-même était venue un jour s'y glisser. En moi il y avait bien mariage.

Ceux d'ailleurs qui m'ont approché de près dans ce passage à vide, ont pu toucher du doigt le désarroi dans lequel j'étais dégringolé par l'irréversibilité majeure du cours des choses quand elles ont duré et été vécues comme ça : 32 ans. Disons même toute une vie. Mais encore ?

J'en étais là, quasi paumé, et à nouveau sur le point d'entrer au monastère pour vivre, dans la fidélité, toute cette somme d'amitiés nouées et d'événements partagés au fil des ans, pour vivre non moins, dans l'imploration, tous ces appels à l'aide rencontrés dans bien des pays du Tiers-Monde au cours de mon itinéraire maritime depuis 1933, j'en étais là, sur le point de... quand,

dans le seul secteur qui m'était confié, j'ai fait la découverte d'un nombre tel de marins et de veuves de marins de ma génération maritime, esseulés, que j'ai décidé de poursuivre l'investigation dans l'ensemble de la ville pour finalement retrouver toute une population sensible, à ce stade, de retrouver l'amitié du compagnon solide que j'avais pu être sur le tas et, à nouveau, pour un bout encore, faire route ensemble. C'était là le coup de pouce .

Hors de plus de cent points de chute dans lesquels je circule régulièrement dans le grand HAVRE avec tout ce que cela fait participer de drames personnels ou de conflits de générations, j'ai renoué peu à peu avec les marins de ma compagnie qui naviguent encore, que je rencontre aux escales, il y en a un grand nombre là aussi.

Dans cette foulée, surtout, j'ai renoué avec les permanents syndicaux pour leur apporter mon concours, me solidariser ainsi au plus près avec l'ensemble des problèmes de la profession, rester autrement dit « dans le coup ».

Toutes ces diverses activités reprises en définitive au niveau de la communauté maritime : en église.

Ce printemps dernier, j'ai dû mettre un frein, sur l'avis du médecin, pour surmenage.

Bref, reprenant donc le cours des choses après une parade qui a été ce qu'elle a été, éprouvante, je crois pouvoir m'inscrire à nouveau dans ce que je disais de mon itinéraire il y a quelques 15 ans, même et si chaque matin, au risque de vous paraître « maso », entre 7 et 8 h sur la digue je m'attarde à regarder les navires « prendre le large ».

Si je dois rendre compte de l'originalité de ma vie, je dirais qu'elle n'a eu de cesse d'être bousculée, pour m'amener avec un malin plaisir, à dépasser tout ce que j'avais pu échafauder, aller toujours là où l'humain est concerné, vers toujours plus d'imprévu et de risque. Casse-cou !

Casse-cou pris un jour dans le filet de Dieu.

Oui, au-delà même de cet événement majeur qui m'a retourné comme une crêpe et m'a fait me retrouver dans la peau d'un prêtre, à l'étonnement de beaucoup, de moi-même le premier ; je crois que quelqu'un m'accompagne, qui m'habite dans le meilleur de moi-même, à qui je me rends, à qui je consens, porteur de son nom : Jésus Christ, et impliqué avec lui partout, mais plus sensiblement dans le cri des travailleurs, la plainte des écrasés, et les rangs de tous ceux, quels qu'ils soient, que hante un monde à visage humain, solidaire.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif... C'est une chance d'exister ».

« Ce n'est plus aux hommes que je m'adresse :
c'est à toi Dieu de tous les êtres,
de tous les mondes, et de tous les temps ;
s'il est permis à de faibles créatures
perdues dans l'immensité
et imperceptibles au reste de l'univers
d'oser te demander quelque chose,
à toi qui as tout donné,
à toi dont les décrets sont immuables comme éternels,
daigne regarder en pitié
les erreurs attachées à notre nature ;
que ces erreurs ne fassent point nos calamités.

Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr,
et des mains pour nous égorger ;
fais que nous nous aidions mutuellement
à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ;
que les petites différences
entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps,
entre tous nos langages insuffisants,
entre tous nos usages ridicules,
entre toutes nos lois imparfaites,
entre toutes nos opinions insensées,
entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux,
et si égales devant Toi ;
que toutes ces petites nuances
qui distinguent les atomes appelés hommes
ne soient pas des signaux de haine et de persécution,

que ceux qui allument des cierges en plein midi
pour te célébrer
supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ;
que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche
pour dire qu'il faut t'aimer
ne détestent pas ceux qui disent la même chose
sous un manteau de laine noire ;
qu'il soit égal de t'adorer
dans un jargon formé d'une ancienne langue,
ou dans un jargon plus nouveau...

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères !
Qu'ils aient en horreur
la tyrannie exercée sur les âmes,
comme ils ont en exécration le brigandage,
qui ravit par la force le fruit du travail
et de l'industrie paisible !
Si les guerres sont inévitables,
ne nous haïssons pas,
ne nous déchirons pas les uns les autres
dans le sein de la paix,
et employons l'instant de notre existence
à bénir également en mille langages divers,
depuis Siam jusqu'à la Californie
ta bonté qui nous a donné cet instant ».

(« Prière à Dieu », Voltaire, extrait du traité sur la Tolérance, 1763).

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Ordinations

Le 16 décembre 1978, à Fontenay-sous-Bois, Jean Rémond a ordonné au diaconat deux jeunes en formation : André Brager travaille en ce moment avec l'équipe des Bâtiments et Travaux Publics de Fos-sur-Mer (voir Lettre aux Communautés n° 73, p. 49) ; Jean-Jacques Kerveillant, originaire du Finistère, se destine à vivre son ministère dans le monde rural. Voici quelques extraits de leurs demandes adressées à Roger Etchegaray et Jean Rémond.

André Brager

... Une espérance a brillé dans notre cœur par la foi chrétienne. Avec le Christ nous disons que Dieu est amour, source de vie et de lumière. Dans son histoire et dans notre histoire, Jésus se révèle de Dieu, il se fait aimer comme Dieu avec nous et nous donne son Esprit d'amour.

Cette foi est pauvre :

Elle ne peut saisir Dieu qui est le Tout Autre (on n'attrape pas une source dans les mains).

Elle ne sait pas à l'avance

comment la vie rebondira.

Elle n'a pas la maîtrise des questions de l'humanité.

Mais cette foi ne cesse de jaillir, de nous séduire et d'appeler une décision solide de nous qui sommes inconstants et fragiles dans nos choix.

Cette décision de foi, notre baptême, nous engage à « donner notre vie pour nos frères ». « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons nos frè-

res », écrit Jean dans sa première lettre.

Cette foi nous pousse à vivre nos relations humaines comme une réconciliation.

Et par le Christ Jésus nous commençons à pouvoir exprimer et célébrer notre reconnaissance à Dieu : qu'il soit notre pain habituel et notre vin des jours de fête !

Cette décision de foi, je dois la vivre aujourd'hui dans mon milieu de travail (Bâtiment, Travaux Pu-

blics) avec les camarades français et étrangers. Cette existence est marquée par l'exploitation capitaliste et ses répercussions féroces pour les travailleurs. Un affrontement de classe est inévitable quand la conscience refuse d'accepter le vol de l'argent, de la res-

ponsabilité et de la culture de ceux qui produisent.

C'est sur ce même terrain qu'en équipe et avec d'autres camarades prêtres nous essayons de comprendre et de réaliser le sens du ministère apostolique.

Un délégué ne parle pas suivant son point de vue

mais selon la parole de ceux qui l'ont élu et envoyé. Les prêtres sont envoyés par vous, les évêques, c'est-à-dire par les Apôtres qui sont envoyés par le Christ qui vient de Dieu. La parole dont nous sommes responsables c'est la Parole de Dieu...

Jean-Jacques Kerveillant

...L'engagement que je désire poser dans cette démarche se présente pour moi comme une étape sur un chemin déjà long et qui voudrait se poursuivre en Eglise au service de la Parole, au service de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, au service de la foi.

Je voudrais le poser comme une marque de passage et comme un signe d'alliance. Lorsque Josué passa le Jourdain avec tout le peuple d'Israël pour entrer en Terre Promise, Dieu lui demanda d'ériger les unes sur les autres douze pierres en un mémorial : signe, de génération en génération, des bienfaits de Dieu pour son peuple, rappel permanent de l'Alliance avec un Dieu d'Amour, un Dieu fidèle, un Dieu sur qui on peut compter. Je voudrais, moi aussi, en me faisant ordonner diacre, poser

quelques pierres en signe d'alliance avec Dieu, avec les hommes, avec l'Eglise. Une marque pour me rappeler à la fidélité sur le chemin, une borne pour aller plus loin. Des pierres que je porte déjà en moi, mais qu'il me faut poser publiquement, pour marquer le passage, mais surtout pour reconnaître qu'elles me viennent d'un Autre...

Ce qui m'a marqué dans mon itinéraire, en plus de mes origines paysannes et de la vie d'équipe dans les G.F.U., ce sont des situations de « bilinguisme », de double culture, de double milieu. Ce sont de telles tensions qui m'ont toujours obligé à aller plus loin, à ne pas m'arrêter à des idées simples, mais à prendre en compte la complexité des choses dans un engagement pour personnel et

existential. Parmi ces tiraillements, il y en a deux dont il faudrait peut-être parler plus particulièrement :

● d'abord, le tiraillement entre, d'une part, le fait d'avoir fait des études supérieures en Faculté, et d'avoir abouti à une situation professionnelle « supérieure » et, d'autre part, le fait d'être originaire du milieu agricole et de me reconnaître appartenant au monde rural. Cela m'a amené à enseigner dans une école d'agriculture, puis à envisager pour l'avenir une insertion de technicien agricole ;

● ensuite, le choc entre les langages de foi — celui que j'ai reçu et ceux que je me suis « construits » successivement — et les langages, des milieux, marqués par d'autres convictions, d'au-

tres croyances. Cela s'est joué à travers, par exemple, la rencontre du langage scientifique. Cela s'est joué aussi à travers la rencontre de langages différents pour exprimer la même foi. Cela me mène à un engagement progressif au service de la foi, dans la recherche des

chemins d'une rencontre possible de Jésus-Christ par ces hommes qui lui sont étrangers. C'est dans ce jeu de tension que je veux aujourd'hui poser publiquement ces pierres que Dieu m'a données pour baliser mon itinéraire et pour construire ma vie. Ces marques,

en signe d'alliance, ont pour nom : appel à la pauvreté, vie de prière et structuration religieuse de mon existence, célibat. Pierres posées en vue d'un ministère au service de la foi et de l'Eglise, et pour un service à vivre dès aujourd'hui....

Formation Continue

La formation continue est un élément de la préparation aux Ministères. Les jeunes qui constituent ce groupe, sont insérés dans des équipes engagées sur un terrain ou dans un milieu. Ils se retrouvent à des week-ends en cours d'année. En plus de ces rencontres, s'est institué un *Courrier* où chacun exprime simplement la quotidienneté de sa vie. Ainsi Jacques Leclerc nous fait part des images et des sentiments forts qu'ont imprimé en lui les quelques mois de stage professionnel. Eric Brauns qui assure par ailleurs des services dans le cadre de la formation et de la réflexion à la M.D.F., participe aussi à cette formation continue. Dans la lettre qui suit, il livre les composantes de sa vie : son travail, sa famille, sa recherche, sa foi.

Jacques Leclerc

... Pendant trois-quatre mois, j'ai pu rencontrer près de cent exploitants agricoles, passer de longues heures avec eux. J'ai appris énormément d'eux. J'ai pu me rendre compte qu'il y avait encore de la vraie misère parmi eux. Je me souviens de Philémon et de sa femme. Ils ont 25 ans, trois enfants. Leur cour de ferme est triste, sale. J'ai frappé à la maison et j'entendais des cris à l'inté-

rieur. Ils m'ont ouvert, elle pleurait, ils venaient de se battre, les enfants étaient blottis dans un coin de la pièce commune. Celle-ci était répugnante de crasse, de linge sale, de vaisselle sale. Des tas d'ordures s'appuyaient sur les murs. Les parents et les enfants étaient aussi crasseux à en avoir le teint gris. On a parlé longtemps ensemble. Mis à part le ramasseur de lait, ils ne voyaient jamais

personne. On a fait le décompte de leurs heures de travail. Elle et lui totalisent de dix-huit à vingt heures de travail par jour uniquement pour les bêtes (traite, soins, alimentation, nettoyage...) ! Pas étonnant que la maison soit ce qu'elle est. En hiver ils doivent faire des journées de quinze heures environ. Endettés jusqu'au cou par la reprise de la ferme, ils passent leur vie à payer les intérêts du

Crédit Agricole... Petits éleveurs laitiers, vous n'intéressez pas ces messieurs de Bruxelles ou de Paris. Monsieur de Batisse, au lieu de fricoter avec le gouvernement et de crier partout que l'année agricole a été bonne, allez prendre le café chez Philémon ! Soyez tranquille, ils ne vous mettront pas à la porte, ils n'ont rien à cacher, ils n'ont rien.

Je me souviens aussi d'un employé de la laiterie Nestlé. Après plusieurs jours de grève, lui et les autres ont été obligé de reprendre le travail ; il faut bien que les enfants aient à manger. C'était la première fois qu'ils faisaient grève. Il n'y a pas de « tradition de lutte », comme on dit, chez ces ouvriers, qui

hier encore étaient éleveurs. Voilà ce que disaient les gens à la fin de la grève : « Nous, on était comme des bêtes dans une pâture. Et puis on s'est rendu compte qu'il y avait une barrière à la pâture, qu'on pouvait sortir, qu'il y avait autre chose dehors. Bien sûr, il a fallu qu'on rentre dans la pâture pour aller manger. Mais maintenant c'est plus comme avant, on sait qu'il y a une barrière et qu'on peut l'ouvrir et sortir »...

Souvent je repense à ce texte de Didier Rimaud :

Semence éternelle en mon corps
vivante en moi plus que moi-même,
depuis le temps de mon baptême,

féconde mes terrains nouveaux :
germe dans l'ombre de mes os...

C'est un peu les mots de ma prière. Il vit en moi plus que moi-même. Je ressens très fort que je n'ai pas fini d'accueillir ce don. Je voudrais souvent être un peu moins moi-même, avec tout ce que ça a d'encombrant, faire de la place, défricher encore. Combien de ce que je crois être des certitudes de foi, ne sont que des meubles volumineux pleins de vieilleries ! J'accumule la foi alors qu'elle est une source. Ma prière a souvent l'allure de ces maisons cossues, où tout est tapis et tenture pour bien amortir le cri des gens du dehors...

Eric Brauns

... Depuis juin de façon tiède et depuis septembre de manière intensive, nous cherchions un nouveau logement si possible hors de la capitale et un peu plus large. Notre 2 pièces au 6^e sans ascenseur devenait étroit pour Emmanuel et pénible pour Maria-Jésus. Depuis le 17 octobre, c'est fait, nous avons trouvé un F3 à Clichy-sous-bois dans

une HLM (PLR pour les initiés). Alors on déménage par petites étapes et au 1^{er} décembre voici notre nouvelle adresse : 2, avenue Jean-Moulin, 93390 Clichy-sous-Bois, 4^e étage, porte D. Le logement est vaste et clair avec la forêt de Bondy de l'autre côté de la rue, le centre commercial à proximité et les écoles pas loin non plus. Nous avons l'im-

pression de commencer une nouvelle vie. Je vous avoue que les recherches ont été pénibles et angoissantes, et que ce n'est qu'au bon mouvement d'un gardien de cité qui, après m'avoir trois fois découragé, a finalement daigné se pencher sur mon sort, que nous devons d'avoir un toit. La situation du logement est impossible et il y aurait pas mal d'absur-

dités à vous raconter. Les plafonds de ressources exigées sont situés si haut qu'il est pratiquement impossible d'obtenir un logement social avec un unique salaire. Toutes mes démarches officielles sont restées sans effet ; mon assistante sociale de quartier m'a confié qu'elle ne pouvait rien pour nous, sinon nous envoyer à Chirac (sic). Bref, nous, on respire, mais avec la certitude que bien d'autres familles sont dans l'attente, affrontées à la bureaucratie et au cynisme des institutions sans visage. Ce n'est pas un dérisoire « programme commun », ni une révolte qui nous délivreront de cet absurde ; encore qu'il faille lutter même avec nos tigres de papier.

A cause de ces recherches et du déménagement, le temps n'est guère à la spéculation gratuite. Cela valait la peine. Maria-Jesus revit à la pensée de se retrouver dans une cité d'émigrants comme elle, grouillant de mômes. Le petit aura de l'espace, de l'air et du calme, et c'est ce que nous pouvons lui offrir de mieux pour le moment. Si je me mets à vous causer de lui, mon cœur va déborder et vous devrez vous farcir tant de mots que vous

risqueriez de lui en vouloir à ce gosse de me faire parler sans mesure. Sachez seulement qu'il marche, court et danse, qu'il comprend des tas de choses sans avoir besoin de maître, qu'il ne cesse de babiller sur tous les tons et qu'il nous rend dingues. Comme dit mon épouse, que Dieu nous en donne une douzaine comme cela. Je voudrais m'arrêter de temps en temps pour écrire tout ce que nous apprend Emmanuel, mais je préfère passer mes loisirs à jouer avec lui.

Côté boulot, je piétine en raison des journées passées à chercher un logement. La thèse est finie, soutenue et rangée dans la mémoire. Il reste trois chantiers à peine ouverts :

● Le cours d'ecclésiologie à faire en 79-80 pour la formation systématique. Aucune passion pour le thème, une masse d'informations à drainer pour qu'apparaisse quelque terre ferme. La seule chose qui me motive, c'est que le domaine présente un enjeu. La relation au Dieu de Jésus-Christ n'est vécue pleinement qu'en Eglise : qu'est-ce que cela veut dire au juste ?

● Les cours d'histoire de

la philo pour Emeraude et pour la F.S. Je voudrais que les expériences des deux années passées se transforment en leçons, à savoir qu'il y a un type de langage à trouver dont je suis encore fort loin. L'enseignement n'est pas une tâche évidente dans le cadre de la M.D.F. et les remarques critiques des gars sont bien utiles. J'essaie de redoubler d'attention dans la préparation des cours en espérant que cela portera un jour quelque fruit.

● Le mémoire de maîtrise de théologie. Tentation renaissante d'avoir les yeux plus grands que le ventre et peur de ne pas tout dire. De plus, le cadre de travail me pèse. Mon sujet porte sur la théologie de l'histoire. En gros, la question est née de la difficulté que nous éprouvons à dire une parole croyante sur notre pratique historique (engagement syndical, politique, culturel, social, etc.). Quand nous parlons de nos luttes et de nos espoirs, une fois énoncée l'analyse profane, nous n'avons guère de langage pour en rendre compte dans la foi, sinon l'emprunt de quelques images bibliques qui sont peut-être trop sollicitées. Or, dans la tradition chrétienne, il existe des théolo-

gies de l'histoire : en juin dernier, à Landévénez, on avait défriché un peu leur problématique. Je voudrais examiner de plus près le projet de ces théologies de l'histoire, à quoi il correspond historiquement et pourquoi ce projet ne me semble plus opérant aujourd'hui. En bref, une théologie de l'histoire prétend atteindre le sens de l'histoire : or nous n'acceptons pas aujourd'hui de prétendre avoir reçu de Dieu la clef de l'histoire. Il y a eu révélation *dans* l'histoire mais non révélation *de* l'histoire. Si nous ne nous croyons plus autorisés à dire au nom de l'Évangile à nos contemporains où va l'histoire, le projet d'une théologie de l'histoire est récusé. N'y a-t-il donc plus rien à risquer comme parole croyante sur notre pratique historique ? Je voudrais arriver à dire quelque chose sur cette parole croyante, à quelles conditions elle peut garder un lien avec la tradition et espérer une certaine crédibilité aujourd'hui ? Les résultats seront modestes...

Un dernier point concerne mon engagement politique. Comme dirait un camarade du groupe, c'est

pas la frite ! Humour difficile. La trame des liens s'effiloche de partout, la solidarité s'écroule dans l'amertume, c'est la débâcle. Il faut du courage pour ne pas s'abandonner aux jérémiades et, au plus creux de la vague, s'efforcer de comprendre. Le PCF, comme toutes les organisations autrefois unies, traverse une crise profonde et la pauvreté des objectifs de remplacement est misérable. Je n'ai pas d'analyse extralucide à vous proposer, ni d'opinion originale. Il est impossible de se rassurer facilement en se disant que de telles impasses seront, à la longue, la saignée qui ramènera la santé. Quand on est dedans, la seule chose que l'on vit, c'est le gâchis des forces humaines, l'épreuve de la fidélité à l'objectif socialiste, la résurgence de pratiques jamais exorcisées et une lutte interne s'efforçant d'être rationnelle. Ce n'est pas la peine d'ajouter une confiance aveugle là où il y a déjà tant d'obscurité. La réalité des contradictions, de l'exploitation, reste massive. Le budget des familles de travailleurs est dans le même difficile équilibre que le nôtre. Je continue à croire que les forces

humaines, sociales, que le PCF organise (à sa manière) sont celles avec qui il faut se battre. La liberté de critique n'est pas pour moi la permission d'abandonner à son sort compromis cette organisation.

Curieusement (est-ce lié ?), notre groupe de chrétiens membres du PCF qui somnolait ces deux dernières années depuis l'avortement de CPS a repris vigueur. Nos réunions sont nourries d'un travail sérieux de chacun et nous arrivons à nous dire la foi les uns les autres. Peu importe pourquoi nous renaissons à ce moment précis. Malgré le boulot, la dispersion, le découragement, voilà qu'on se retrouve non pour du bavardage, mais pour se dire une commune passion qui n'a pas tiédi. Les engouements intellectuels des débuts ont déchanté et ce qui nourrit nos échanges est plus directement notre effort pour prier et vivre une relation à Dieu. Cela tient lieu pour moi de la vie déquippée que vous avez tous.

A bientôt et cordiales amitiés de notre part à tous les trois.

DIEU DIFFERENT,
par Christian DUQUOC, le Cerf, 1977.

Ce livre était presque nécessaire après « Jésus homme libre » (Cerf, 1973). Toute la théologie de la « mort de Dieu » avait fait de Jésus le symbole de la lutte contre l'absolu et de la proclamation de la liberté humaine. Et sans doute était-il nécessaire de réaffirmer que le Dieu de Jésus-Christ n'était pas celui de la philosophie grecque ni du XVIII^e siècle déiste. Mais positivement, qui est ce Dieu que révèle Jésus ? S'il est si différent de celui des Juifs, comme de celui des Grecs, c'est de la pratique humaine de Jésus que nous le savons, c'est de sa façon d'intervenir dans l'histoire. On peut dès lors regretter que le christianisme ait canonisé pendant longtemps une « doctrine » sur Dieu immuable, inaccessible, tout-puissant et « anti-humain », héritée du monde grec. Mais on prendra garde inversement de le confondre avec les mouvements de l'histoire, comme Hegel. Reste, entre les deux, ce Dieu mystérieux que révèle Jésus-Christ : il n'est pas le garant de l'unité du monde, il n'est pas l'universel, il n'est pas l'explication de tout, mais son visage est celui du don, de l'appel à la communion, à l'avenir, à la liberté, à la sécularisation. Et comme condition de la communion, il suscite la **différence** : c'est pourquoi nous pouvons dire qu'il est Trinité. Et si la différence existe en Dieu, n'avons-nous pas aussi à l'introduire dans la pratique ecclésiale ? Universalité et pluralisme...

Comme pour le volume précédent, on reconnaîtra la langue souple et précise du Père Duquoc. Son livre fera réfléchir, sans aucun doute : ce n'est pas « le dernier mot » sur un problème, mais c'est plutôt un appel à penser et à prier, chemin obligé de toute reconnaissance de Dieu.

Recension du Centre d'Information, chaussée de Wavre, 216 - 1040 Bruxelles.

DIEU EST NOIR,
par Bruno CHENU. Le centurion 1977.

« D'après la Bible et pour d'autres raisons, nous avons le même droit de croire que Dieu est noir que vous, maîtres ou blancs de penser que Dieu est un homme blanc de bonne apparence, bien fait et bien mis... Toutes les races qui depuis le début des temps ont essayé de décrire leur dieu par des mots, des peintures ou des sculptures ou toute autre forme de représentation ont véhiculé l'idée qu'elles étaient l'image du dieu qui les a créés et qui a modelé leur destinée ».

Cette déclaration date de 1891, et elle est le fait d'un évêque méthodiste noir nord américain nommé Turner.

Dieu est noir...

Bruno Chenu ne veut pas tant faire un livre de théologie que nous montrer dans quelles conditions est née la théologie noire américaine. Son livre est d'abord le livre d'une histoire, celle de l'esclavagisme du siècle dernier : arraché à l'Afrique pour cultiver le coton et la canne à sucre en Amérique, le peuple noir est un peuple déraciné et opprimé. Mais ce peuple garde son âme, et B. Chenu raconte la montée de conscience des noirs et le rôle fondamental qu'a joué la religion dans cette prise de conscience. Car si les maîtres blancs baptisent les esclaves noirs, c'est d'abord pour essayer de justifier l'esclavage (« soyez soumis aujourd'hui pour être heureux demain » cf 1 Co 7, 21-22), ensuite pour tenter de maintenir un ordre social.

Face à cette idéologie, le peuple noir part à la recherche de son identité, et lutte pour sa libération, non pas en faisant sien le Dieu des Blancs, mais en s'appropriant l'Évangile qu'ils ont reçu de leurs oppresseurs blancs.

Cette attitude est sous-tendue par une théologie de la libération : l'Évangile a très précisément été le moyen, l'outil, qui a permis à un peuple de prendre conscience de son identité, et de lutter pour sa libération ; Théologie d'autant plus intéressante que l'esclave pour se libérer a volé à son maître l'outil par lequel il l'opprimait.

Théologie aussi de l'incarnation : le même évêque Turner déclarait en 1898 : « Nous ne croyons pas qu'il y ait quelque espoir pour une race qui ne croirait pas ressembler à Dieu ».

Dans la visée biblique de l'image de Dieu, la négritude devient un symbole fondamental de l'être : « Dieu, qu'il doit être terrible de ne pas être né noir en ce jour et en cet âge ».

Le livre de B. Chenu est d'une lecture très facile et très prenante ; mais on peut reprocher à B. Chenu d'avoir voulu couvrir un domaine trop vaste : histoire, religion et théologie d'un peuple ; il est quelquefois trop rapide. Il donne cependant matière à réflexion, car il montre à l'évidence que toute théologie est située, et donc que tout théologien doit préciser le lieu d'où il parle.

Y a-t-il une théologie universelle ? Et plus fondamentalement, si Dieu est noir, est-il universel ? Le livre de Chenu montre que l'universalité de Jésus-Christ est un fait avant d'être une question : c'est un fait que Dieu parle au cœur des Noirs, et qu'il ne leur dit pas ce que les Blancs voudraient qu'ils entendent. Alors nous ne pouvons témoigner de Jésus-Christ universel que si nous reconnaissons qu'il est un libérateur pour chaque peuple dans sa propre culture : « Dieu est noir parce qu'il fut juif ».

Recension faite par Arnaud de Boissieu.

Vous êtes-vous réabonné ?

**LES LECTEURS DONT L'ABONNEMENT COMMENCE
EN JANVIER sont priés de se réabonner sans plus tarder
(Voir en fin de numéro, page 59)**

**S'ils l'ont déjà fait, qu'ils ne tiennent pas compte de
ce rappel, ni du tampon porté sur l'enveloppe.**

A Fontenay

Pâques à l'aube

14-15-16 avril 79

Vendredi 13 avril : on peut arriver pour dîner... accueil - repas - veillée...

Samedi 14 avril

après-midi

Invités à marcher au delà de nos peurs

* Par l'écoute de témoins audacieux, racines pour notre rêve... rencontres « tournantes » avec des militants, des prêtres-ouvriers, des jeunes et des hommes des Tiers-Mondes... des vivants !

20 heures

* Par la célébration, comme des compagnons de la Passion du Christ.

Invités à passer la nuit

soirée

* librement, seul ou en groupe, faire son chemin de nuit, préparer l'Aube...

Veillée en ateliers, groupes bibliques, expressions diverses, prière, lieu de silence...

minuit

* Trouver le courage de l'espérance en regardant vers les jeux de lutte, les jeux d'espoir, les jeux d'audace qui tiennent le monde en veille de sa libération.

Face au tombeau vide, partage de notre espérance.

Dimanche 15 avril

10 heures

Surpris à l'aube de la résurrection

* « De grand matin, des femmes affirment qu'il est vivant ».

Proclamation de cette Nouvelle qui surprend nos dernières peurs.

Invités à le reconnaître sur nos différents chemins

journée

* Dans une journée d'ateliers chacun, chaque groupe trace son chemin, esquisse son pas de danse, entonne sa chanson, colore son ciel, pétrit sa terre...

19 heures

* Chacun à son étape peut le reconnaître au partage du pain. Peuple inconnu qui peu à peu se dévoile et se rassemble pour le nommer, l'accueillir et le célébrer.

soirée

* Repas autour des braises où renaît le feu...

Asado et Puncho (viande grillée et sangria) partagés avec des réfugiés latino-américains.

Lundi 16 avril

* Dispersion vers 11 h après un petit déjeuner copieux.

Chacun peut participer à tout ou partie de ces journées.

Pour tous renseignements :

INFORMATION-DIALOGUE : 37, rue du Château, 92100 BOULOGNE-SUR-SEINE.

Vous êtes-vous réabonné ?

**LES LECTEURS DONT L'ABONNEMENT COMMENCE
EN JANVIER sont priés de se réabonner sans plus tarder
(Voir en fin de numéro, page 59)**

**S'ils l'ont déjà fait, qu'ils ne tiennent pas compte de
ce rappel, ni du tampon porté sur l'enveloppe.**

**Suppléments
à la Lettre aux Communautés
1979**

dossiers photocopiés en préparation :

« *au-delà de l'hexagone* »

■ **Puebla**

L'Amérique Latine
dans ses angoisses et ses espoirs,
Le rôle de l'Eglise...

■ **La Chine**

son développement industriel
ses relations politiques et économi-
ques avec l'extérieur...

■ **L'Agro-Alimentaire**

les multinationales de l'agrobusi-
ness : main basse sur l'alimentation,
l'intérêt des nations nanties, le Tiers-
Monde coincé...

■ **L'Europe**

L'Europe des travailleurs
Europe de paix ?
Europe et Tiers-Monde...

■ **L'Afrique**

L'apartheid en Afrique Australe
L'impérialisme français en Afrique...

■ **Croissance, développement**

Que met-on sous ces mots ?
Croissance des pays industrialisés
Développement du Tiers-Monde...

« **Au delà de l'hexagone** »

Pour recevoir ces dossiers dès leur
parution,

remplir ce bulletin et l'adresser à :

LETTRÉ AUX COMMUNAUTÉS

Mission de France

B. P. 124

94121 Fontenay-sous-Bois cedex.

en joignant un chèque de 25 frs

(Lettre aux Communautés

C.C.P. PARIS 21.596.44.V.)

(en lettres capitales)

NOM :

Prénom :

Adresse postale complète :

.....
.....
.....
.....

date et signature :

**Supplément
à la Lettre aux Communautés**

**Le commerce international
des armes**

(dossier polycopié)

- Un commerce à ciel ouvert
- L'épée et la charrue
- La France dans le peloton de tête
un marché en pleine expansion,
sous couvert d'assistance militaire.
- La fascination des armes
(le Tiers-Monde fasciné)
Sauvegarder l'indépendance nationale ?
Les militaires à la tête des Etats.
Dépendance généralisée, sous-développement accru.
L'arrivée des pétro-dollars.
- Une connivence entre l'offre et la demande.
- Au milieu du bruit des armes
des mouvements d'opinion publique,
des voix.

Pour se procurer ce dossier,
écrire à la

« LETTRE AUX COMMUNAUTES »
Mission de France, B.P. 124
94121 Fontenay-sous-Bois Cedex
(Joindre un chèque à votre commande :
4 frs l'exemplaire.
C.C.P. PARIS 21.596.44 V.